BP 04 (A) Birtouta Alger

Email : kheddoucir@gmail.com

Rabah Kheddouci

Une fleur pour deux femmes

-Roman-

Traduit de l'arabe par

Mohamed Sehaba

Editions El hadhara





ISBN : 978-9931-357-52-0

I

La recherche de soi

Le voyage se poursuivait malgré tout. Malgré la souffrance et les difficultés, le train avalait petit à petit les distances, longeant le pied des montagnes ou traversant les tunnels et les ponts.

Les pensées fourmillaient dans cette tête où retentissait encore l'écho d'un passé hostile. La femme jeta au loin son regard à travers la vitre du wagon de train, interrogeant le défilement des paysages de la nature. Ses pensées se succédaient à l'instar des arbres qui bordaient la route des deux cotés. Elle se demanda avec étonnement : « Quel est donc le mystère de ces paysages qui ondulent, frissonnant et tourmentés comme des créatures possédées ? La démence s'empare-t-elle des plantes aussi ? ou est-elle un trouble qui frappe seulement les êtres humains ? Quelle est donc la vérité de la démence ? Puis, qu'est-ce la vérité elle-même ? Est-elle une illusion : l'illusion qu'on ne reconnait comme tel qu'une fois disparue ? »

Les questions finirent par l'éreinter. Elle n'en fut sauvée que par la vue de constructions cossues, non loin de la voie ferrée qu'empruntait le train. Elle se dit en elle-même : « C'est un véritable palais, cerné de taudis. Qui peut-il être, ce petit dieu qui habite dedans, et de quelle nature sont les gens qui habitent autour ? » Ensuite elle ajouta : « La jahiliya est une ‘‘civilisation'' révolue, mais les cruels et les malfaisants de toutes époques en sont restés attachés.»

Ses pensées se déroulaient aussi vite que la distance que parcourait le train et qui semblait la frapper aussi brutalement que la situation qui venait de la priver de la meilleure étape de sa jeunesse : « Je voyage toute seule…suis libre ? qu'est-ce qui m'a contrainte à voyager ? le vice ou la vertu ? Le vice est un stratagème du diable et de l'homme ; la vertu est le résultat d'un duel où Dieu l'emporte sur le Diable. Donc je voyage en quête de cette vérité enterrée vivante.

« Va-t-elle repousser incessamment ? Sûrement. Car la vérité combien serait-elle

parfois couverte d'ombre, elle ne meurt jamais : c'est ce qu'avait dit le professeur une fois. »

Elle fut finalement cernée de partout de beaux paysages naturels, tous gorgés de questions. Elle tourna les yeux vers l'intérieur du train et jeta un regard dans un journal que l'usager assis à côté d'elle tenait dans les mains. Deux mots saisirent d'entrée son attention : « *La nature humaine*. » Elle fixa le journal de près, curieuse de savoir ce qui était écrit à la suite. Elle lut ce dialogue :

« L'enfant demanda à son père :

- Est-ce vrai, père, que la terre est notre première mère ?

- Oui, mon fils, nous sommes sortis de la terre et nous y retournerons.

L'enfant se tait, méditatif, pendant que le père continuait :

- Et elle nous procure quoi manger et quoi boire et avec quoi couvrir notre corps à la fin de notre vie.

L'enfant lui demande alors :

- Pourquoi alors nous pissons dessus ?

Le père, désemparé, répond :

- C’est la nature des êtres humains : ils sont ingrats envers leurs bienfaiteurs.

Un instant après, l’enfant revient à la charge avec cette question :

- Et qu’est-ce que le ciel, père ?

Et le père de dire :

- C’est le voile qui cache les crimes des êtres humains aux habitants des autres planètes. »

Sakina leva les yeux du journal et se laissa distraire un peu, par les choses d’ailleurs. Elle se souvint de ses premiers pas de voyage après qu’elle eut échoué à se sortir de sa dépression nerveuse. Elle se dit pour se rassurer : « Le plus fort des commandants serait incapable de diriger une fourmi dans la voie qu’il désire. Alors pourquoi suis-je triste de ne pas pouvoir guider une âme intrépide ? »

Elle repassa en mémoire les événements à nouveau. Elle se revoyait sortir du tribunal. Le bruit du train l’orientait vers la gare la proche. Elle traînait un pas triste et alourdi par les malheurs, le visage submergé de larmes et de remords.

« J'ai pêché envers moi-même, se dit-elle : depuis que j'ai délaissé la prière, mes pensées et mon comportement se sont rabaissés. Je suis devenue la plus vile des humains, voire la plus abjecte des femmes sur terre. J'aurais aimé ne pas être née ni avoir connu d'homme, et ne jamais avoir rencontré ce monstre de Hoffman. J'aurais voulu être morte avant et que…Pardon bon Dieu ! »

Elle faillit à un moment donné renoncer à partir…partir sans savoir où. Mais elle s'était rappelé la décision 242 de la cour, le jus de fruit *Fanta* et la plage avec tous ses endroits de divertissements et de repos. Alors le monde s'obscurcit à nouveau dans ses yeux et elle prit le premier train qu'elle avait trouvé à la gare adressant sa bienvenue furtive. Elle s'y était engouffrée et le train se mit à s'éloigner petit à petit de la gare. Alors elle s'absenta, elle partit avec lui, dans un voyage dont elle ignorait la direction et la destination. Le voyage sera long dans l'univers des rêves, dans la souffrance persistante et la quiétude dans une demi-torpeur où elle ne retenait de la réalité qu'une seule

chose : l’échec venait de mettre fin à sa relation avec Adnane Ennaftaoui, son ex-époux qui s’était montré incapable à de l’aider à se remettre sur pieds après sa chute, une chute ancienne.

****

Les jours, puis les années, passèrent tristes et vides. La douleur du manque s’accumulait, et le désespoir étendait son filet dans les tréfonds de la mère qui n’avait plus de nouvelle de sa fille. Huit années s’étaient écoulées sans qu’elle n’oubliât la dure période que se fille avait passée et ses souffrances dans l’arène du supplice. Les événements restèrent gravés sur son vénérable visage qui avait reçu la blessure de la douleur des le début de l’histoire. Les événements s’étaient prolongés pour enfanter un autre héros à l’histoire : une partie nouvelle à sa vie exsangue, une partie en chair qui bouge, qui se déplace dans une forme humaine et qui avait pour nom Kamel.

****

Son corps frêle trépida dans de brusques mouvements de danseuse gitane, puis elle

s’affala sur son fils, Kamel, le portant contre poitrine avec une extrême frénésie. Elle refusait qu’elle soit détachée de lui et s’éloigner de sa dépouille et ce, malgré l’exhortation des présents de le faire. Elle s’agrippait à ses habits, s’accrochait à lui pendant qu’il la quittait prenant la voie vers l’Autre demeure, avec ce moyen de disparaître plus rapide que le train pris par sa sœur Sakina. Existait-il, sous le soleil, un cœur capable de supporter ce que supportait le cœur de cette pauvre femme ?

Comme c’est atroce pour une mère de voir qu’on tue son fils aîné dans son giron !

Quelques heures auparavant elle vivait dans une incomparable paix intérieure alors qu’elle préparait le dîner. Affairée comme elle était, un obscur pressentiment la poussait à la méditation un moment puis à afficher un large sourire, avec une certaine hauteur et un défi au temps. Elle se déplaçait entre le salon et la cuisine avec une souplesse et une légèreté d’oiseau ou comme une fille à la fleur de l’âge débordant de joie. Une joie étrange l’habitait en effet ces jours-là sans

qu’elle ne lui trouvât d’explication : on aurait dit que le sort la divertissait avant sa mise à mort, tel un chat s’amusant avec une souris avant de la dévorer et mettre ainsi fin à ses jours. Elle se demanda déconcertée : « Qu’est-ce qui fait lever toute cette énergie en moi, cette nuit ? Est-ce Hoffman ? Quelles nouvelles apporte-t-il avec lui ? A-t-il cherché après Sakina comme il me l’a promis la dernière fois ? »

Hoffman était assis à l’entrée du salon. Un jeune homme d’une trentaine d’années. Grand, mince, les yeux bleus baignant dans des vagues pures affichaient une intelligence et cachaient une certaine malice et autres. Sa peau blanche, ses cheveux lisses et son comportement particulier laissaient deviner une origine européenne, son flegme le destinant à être un digne héritier des Anglais.

Hoffman avait l’habitude de venir à la maison et ce, avant la mort de son maître. Il portait chaque fois avec lui une dose de médicaments au père pour lui calmer les nerfs. L’infirmier

Hoffman ne cessait pas de distraire le vieux durant cette période-là, jusqu'à ce qu'une pure amitié se fût tissée entre les deux hommes. Depuis, Hoffman s'était mis à se rendre à la maison sans horaires préalablement fixées, y entrant avec ou sans permission. Ainsi s'employait-il, chaque fois qu'il en avait l'occasion, à amadouer Sakina, à la charmer avec sa chaine en or qu'il portait au cou : il faisait de telle sorte qu'elle le regardât s'amuser avec, en la passant sur sa poitrine poilue puis prendre la croix suspendue au bout à sa bouche, l'embrassant dans un sourire malicieux. Mais Sakina l'éludait avec répugnance et se repliait dans l'autre côté de la pièce.

****

L'obscurité s'infiltrait petit à petit aux quatre coins de la maison, et l'idée s'épanouissait dans la tête de Kamel empruntant plusieurs axes. Kamel resta longtemps abandonné à une errance mentale : il revit sa sœur, Sakina, avec Hoffman ainsi que leur voisine, Najma ; une image qu'il gardait dans sa mémoire depuis quelques

années déjà : ils se cachaient, les trois, derrière les arbres du complexe touristique (qui incarnaient plusieurs périodes du passé) pendant qu’il était, lui, étendu sur le sable, luttant contre le vertige.

Avant le diner il lança à Hoffman un regard de travers puis, trainant le pas, sortit dans la rue. Il s’approcha de la boite postale située près du siège de la ligue arabe, y glissa une lettre et regagna la maison.

Il s’arrêta face au noyer qui trônait au milieu de la cour, se rappelant le dernier journal météo qu’il avait entendu à la petite radio qu’il portait sur lui constamment.

Un rêve éveillé l’envahit soudain : il se vit lui-même nageant dans les bassins pétroliers du désert, en tentant de sauver des bulles noires de la noyade dans les eaux chaudes du golfe. En vain. Puis il s’envola, planant sur un tapis de fumée laissée par des projectiles lancés sur les montagnes coiffées de neige blanche et couvertes de cyprès comme d’une barbe, et se mit à danser avec les lambeaux de chair au son

des tirs dans une noce de sang sur les deux rives du fleuve du Liban. Puis il se vit porter sur le dos des millions de tonnes de pierre du Hoggar qu'il sema sur Abâbyl de Palestine. Kamel n'avait pas pensé à faire venir un médecin pour se soigner d'un rhume qui allait s'accentuer sans rémission en plein journée. Il se dit : « Quelle figure de contradiction : la chaleur du golfe et la neige du Liban ! Et combien sont nombreux les malades dans les lits de la souffrance, les lits du malheur, alors que les princes sont absents, vivant en vase clos : autour des tables rondes, dans les cabarets de l'occident, décortiquant les corps de belles femmes avec des instruments en or noir.

Kamel se souvint de la mort de son père, lequel ayant chuté de cheval brutalement. Il versa des larmes qui portaient toute la souffrance de son enfance malheureuse et de sa prime jeunesse qu'il passait à chercher sa sœur Sakina, le cœur meurtri d'avoir perdu son oiseau dont la compagnie lui avait appris le sens de la vie. Il se dit, sur un ton triste, alors qu'il grimpait l'arbre : « Mon père est parti subitement, sans retour, et Sakina a disparu sans au-revoir. Mon canari est

encagé chez les ennemis et ma mère a le sang qui brûle dans les viscères, sans que je puisse la sauver. Pourquoi alors je vis ? Pour qui je vis ? Je ne peux pas panser les blessures du cœur, et je ne peux pas retirer les couteaux plantés dans mon dos ni arrêter le sang qui gicle.

Alors que l'espoir s'effilochait sous les coups du dépit, l'ombre de son père le mettant en garde lui apparut :

- Ne fuie pas. Ne sois pas lâche mon cher fils. Comment oses-tu te retirer avant la fin du round ! Ne laisse pas la bêtise t'extraire d'une vie de supplice pour un supplice plus grand le jour du jugement.

Les feuilles de l'arbre tremblèrent dans un léger frémissement comme si elles présentaient l'arrivée d'un ouragan qui les ferait chuter au sol. Les oiseaux quittèrent leur nid, effarouchés, comme si le ciel avait plu d'une averse de pierres abâbyl. Les larmes frissonnantes déchiraient la douceur de ses joues et lui faisaient voir les paysages obscurs telle la nuit dans laquelle était plongée sa petite ville, en raison de l'absence de

la lumière, des livres et des journaux. Le monde devint noir dans ses yeux malgré le grand nombre de lampes dans les rues, qui se rapprochaient de lui avec leurs faisceaux de lumière jaillissant telles des flèches perdues ; alors les étoiles enlaçaient ses douleurs avec leur tendresse, captant son regard avec inquiétude, lançant de temps à autre des signaux comme si elles étaient des phares émettant des signaux à un bateau ballotté par le vent. Kamel sentit les hauteurs assiéger son être brisé et les habitants de l'univers le bannir de leur milieu. Une voix intérieure le poursuivait :

- Et ta mère…quel est son crime ?
- Elle un Dieu qui la protège.

Il balança la tête à gauche et à droite. Il écarta les petites branches qui lui paraissaient telles des têtes de serpents menaçants tandis qu'il serrait la corde avec ses mains tremblantes.

Les battements rapides de son cœur bourdonnaient violemment pendant qu'il tenait la corde. Puis 13

Tout son être vibra soudain comme s'il était le centre d'une tornade dans une nuit démontée. Et il se questionna : « Le courage est-il d'accomplir l'acte ou d'y renoncer ? »

Il n'attendit pas la réponse de la raison.

Le bruit des petites branches se brisant dans l'effroi ne lui laissait pas le silence suffisant pour qu'il puisse entendre le cri de sa mère :

- Kamel ! le dîner est prêt, mon fils. Viens !

Un son de douleur envahit la maison. Les tréfonds de Kamel avaient éructé un cri de survie ; hélas ce cri sera l'aveu de reconnaissance de la valeur de la vie après l'avoir perdue.

Il tenta de retirer son cou du nœud de la corde ; mais en vain. Le poste radio tomba au moment où le bulletin d'information s'achevait.

La mère sortit à la cour, suivie de Hoffman, cherchant d'où venait le cri. Elle courait avec des pas désordonnés s'enquérant dans le royaume de Dieu de cette partie très chère d'elle-même.

- Kamel ? Qu'as-tu mon fils ? où es-tu dans cette obscurité ?

Ses pieds se plantèrent au sol subitement, et le sang se pétrifia dans ses veines ; son front se cognant à deux pieds suspendus à l'arbre. Elle cria, ébranlé par le choc.

Elle palpa les pieds à portée de ses mains et, par son instinct maternel, elle sentit que son fils était entre la vie et la mort. Comme le monde est dur ! Comme cet instant était difficile pour elle !

Les moments où Kamel était à l'agonie et livrait son dernier souffle ne ressemblaient à ceux portant des relents vivifiants qui réanimaient les agonisants ou à des moments de mort passagère ; c'était quelque chose de plus fort, quelque chose que l'entendement d'un homme ne pouvait pas accepter sans l'avoir vue.

Hoffman accourut et se démena pour trouver un moyen de rompre la corde du drame. Il perdit plusieurs fois l'équilibre en essayant de grimper l'arbre alors haut et hautain tels les monts de l'Himalaya. Le fil d'information s'interrompit brusquement à la radio, et le présentateur annonça :

- Le premier cosmonaute arabe se pose sur la lune et accomplit sa prière dans la fusée.

Hoffman avait fini de grimper le noyer. Il coupa la corde, et Kamel descendit de l'espace : il temps que le cavalier pose pied à terre, bonne femme malheureuse !

Kamel rencontra, au bas de l'arbre, les bras de sa mère qui l'attendaient comme au moment de sa naissance ; cependant cette fois-ci, la vie au contraire abandonnait peu à peu son corps. Au de larmes d'une naissance c'étaient des larmes de deuil. Son âme retournait à son Créateur, traversant en un clin d'œil l'espace avec la lune, mars, et l'ensemble des autres planètes et galaxies.

Dans une invocation hystérique, la mère lança : « Le médecin, apportez le médecin ! »

Le présentateur de radio dit à cet instant-là, sur un ton désespéré : « Les séances au sommet sont toujours en cours, en attendant la naissance au forceps d'une déclaration, ce nouveau-né qu'on attend de fêter. Hélas, peut-être que c'est

le désaccord qui *les* réunit, et que le bébé restera accroché pour toujours à la matrice de la maman. »

« Nombreux sont les hommes bien éduqués, instruits et bien constitués qui se vendent au diable dans le bazar de la vie et ce, au vil prix que suggèrent les médias harcelant, pervertissant nos esprits. Le trouble, le doute et l'anxiété poussaient dans cette âme innocente et, les médias l'irrigant de désespoir, elle était devenue une étendue déserte de tout arbre charitable, de toute bonne parole qui l'aurait maintenue dans la foi. Comme elle est dure la violence de l'homme quand il s'insurge et veut se venger sur sa propre personne : il l'offre en cadeau au feu sans en avoir cure. » Ainsi se parlait à lui-même un des voisins pendant qu'il portait Kamel, *le suicidé*, à l'intérieur d'une des pièces de la maison, laissant dehors, dans l'obscurité, le son de la radio se mêler à la nuit en une mélodie triste dont le refrain se répétait dans les fonds des présents : « Feu ! feu ! ô mon amour ! »

La mère n'avait que les lamentations pour exprimer sa perte et son chagrin. Elle ne dira pas « Louange à Dieu qui m'a fait honneur en le rappelant ainsi à Lui. » Elle n'était pas El Khansaë, et donc elle ne lui composa pas d'ode funéraire, ni lui rendit hommage avec une prose funèbre. Toutefois, la douleur lancinante de la séparation lui brisant le cœur, elle dit pendant qu'elle embrassait l'amas de terre qui couvrait la tombe :

- Que Dieu te pardonne, mon enfant. Toi qui m'as tuée alors que je suis encore en vie. Les arbres meurent debout.

L'effrayante tragédie de Kamel, qui venait de rompre avec la vie dans un moment de faiblesse, avait agrandi la blessure causée en elle par la disparition de Sakina. Cette blessure étirait son sourire lugubre dans le cœur de cette femme qui porte de nom de *mère* avec tous les sens originels du terme. Une « mère » dont l'ouest est l'Atlantique, l'est est le Pacifique, le cœur est

El-Qods, l'esprit est Kamel et l'honneur est Sakina…

Elle se demanda avec un certain défaitisme : « Est-ce que Kamel s'est effacé vraiment de l'existence ? est-ce qu'il tombera aux oubliettes une fois écoulé un laps de temps sur sa mort ? Je ne pas y croire. Ma raison ne supporte pas cela. »

Puis elle considéra la réalité autour d'elle ; celle-ci témoignait de la vérité au sujet de son fils.

- Il y a bien une tombe où il repose en ce moment, se dit-elle ; et j'ai vu de mes propres yeux les gens le sortir de la maison, sur leurs épaules !

Puis elle se souvint de sa fille, Sakina :

- Ah ! où est Sakina ? pour me dire toute la vérité. Kamel, ton frère, est-il mort vraiment ? Pourquoi je ne le cherche pas moi-même dans ce monde perdu ? Je vais faire ce qu'a fait cette femme japonaise dont mon oiseau voyageur m'a confié l'histoire : elle a surgi d'un taudis en flammes et a couru à la recherche de son enfant, un sang rouge foncé coulant sur le visage,

exprimant ainsi tout le drame de l'humanité au sujet de l'hécatombe d'Hiroshima. O mon enfant ! je t'ai appris à marcher, et quand tu t'es mis à marcher tout seul tu m'as abandonnée. O Kamel, je ne savais pas que le combat dont tu me parlais était celui-là : se suicider ; vendre son âme au diable au marché de la vilénie. Ne sais-tu pas que Dieu a acheté aux croyants leur être, et qu'ils n'ont pas autre existence que celle vouée à sa Voie, avec le paradis en récompense dans l'au-delà. Que dis-tu maintenant à Sanaë, de qui tu m'as beaucoup parlé ? Elle a foncé sur les ennemis avec sa voiture, et en est morte. Et toi, tu as foncé sur quoi ?

« Tu m'as dit un jour qu'un jeune combattant à la fleur de l'âge, a laissé son testament à ses parents avant le martyr : des traits rouges sur une petite feuille blanche qui disaient : ne pleurez pas, mais plutôt réjouissez-vous, soyez en fête de noce ! Ses parents accomplirent ensuite son vœu avec de nombreux convives ; malgré tout sa mère avait les larmes aux yeux, la mère du marié-martyr, la mère qui pleurait et lançait des

youyous à pleine gorge à l'arrivée de la dépouille de son fils.

« Quel testament m'as-tu laissé Kamel, pour que je l'exécute ? Que dois-je dire demain aux gens ? Qui m'embrassera le jour de l'aïd, matin et soir ? qui vais-je vêtir d'habits neufs ? Qui sera un baume sur mes blessures ? Est-ce vrai que votre absence, toi et ta sœur, durera longtemps en ce lointain voyage et, qu'après notre vie de famille, il n'y aura plus que les ruines et je resterai perdue dans ce monde ? Sakina mon honneur et Kamel ma conscience. Comment peut-on vivre sans honneur et sans conscience ?

« Elle c'est ma Qods et lui, mon arabité. Pour qui vais-je vivre après eux ? Sakina a été prise de force par les ennemis : tous les villages et les villes sont des organes du corps de ma bien-aimée. Et toi qu'est-ce que tu as envahi, Kamel ? » La veuve éplorée tira ses cheveux avec rage en répétant la question, à laquelle elle apporta finalement une réponse : « Oui il n'y a personne d'autre que moi : je suis la victime

envahie. » Puis elle sortit du cimetière –le plus proche de chez elle – triste, se parlant à elle-même ou à son fils en évoquant par moment sa fille. « Il était pour moi la dernière cartouche dans la cartouchière de la vie ; la dernière bombe qui aurait pu éclater dans l'œil de ce temps lâche, mais hélas ! elle éclata dans mes profondeurs. Qui désormais me tiendra compagnie autre que Toi, mon Dieu ? » Ensuite elle s'adressa à l'esprit de son fils avec des mots intermittents, entre lesquels s'insinuaient une plainte poussive : « Tu étais pour moi l'ultime vertèbre qui maintenait ma tête dressée face au ciel haut, afin que mon front vertueux embrasse les planètes ; et tu es parti. Qui maintenant tiendra ma tête dirigée vers le ciel ? » Puis elle murmura des mots inintelligibles.

Sa voisine Najma la suivait, cherchant à la calmer et à lui remettre le voile sur la tête. Najma sentit un frisson la parcourir et secouer ses tréfonds ; elle en savait beaucoup sur les raisons qui avaient poussé Kamel à commettre son acte, elle ne pouvait les compter tant leur nombre dépassait celui des ficelles de la corde

qui avaient entouraient le cou de Kamel comme des tentacules de pieuvre. Son visage blêmissait ou rougissait et les lèvres frémissaient chaque fois qu'elle voulait dire quelque chose et ce, avant de se retirer, laissant la mère seule dans son triste état, au milieu de la route.

La mère, au comble de l'agitation et du délire, essaya là de trouver le chemin secondaire pour rentrer chez elle, mais elle ne s'en rappelait pas. Sa mémoire déjà défaillante s'embrouillait tout autant que de sa parole pendant qu'elle courait dans les rues de la ville à la recherche de son héros emporté par la « guerre froide », dévisageant les passants :

- Viens ici ! Kamel ! montre-moi ton cou…non.. non, ce n'est pas toi Kamel.

Puis elle lançait à haute voix des ricanements qui, soudain, se transformaient en des lamentations avant de demander aux passantes qu'elle croissait :

- Sakina n'est pas avec vous ? Est-ce que vous la connaissez : la belle brune ; elle est sortie avec

son frère Kamel pour jouer près de la maison ; et ils ne sont pas rentrés depuis ce lointain matin.

Les passantes se retournaient vers elle, avec pitié. Une d'entre elles dit :

- Elle est folle, la pauvre.

Une autre sortit des pièces de monnaie qu'elle lui tendit ; la malheureuse les palpa avant de les jeter, en hurlant :

- Je ne vends pas, je ne vends pas mes enfants.

Puis elle se reprit, ramassa une partie de l'argent avec une frénésie et un rire sardonique avant de courir rattraper les femmes en leur disant :

- Voici l'argent. Achetez-en des sucreries et des glaces pour Kamel et Sakina ; ils sont sur votre chemin.

******

Elle courait dans les rues, cherchant Kamel et Sakina ; elle interrogeait les gens, les dévisageait longtemps, jusqu'à ce que quelqu'un la reconnaissait et la ramenait chez elle.

Mais elle ne tardait pas à retourner dans la rue, entreprenant sa même quête. Alors les enfants se rassemblaient autour d'elle, l'applaudissaient dans une ronde hilarante ; elle se mettait à danser, comme pour leur donner la réplique, en répétant le refrain d'un chant triste écrit par le destin et mis en musique par son âme brisée :

« O vous deux, qui avez rompu mes cordes

Et logé le malheur dans ma maison,

Reprenez vie, revenez à l'existence !

Et mettez fin à ma solitude et mon errance !

Revenez ! et que je vous accueille avec des fleurs

Revenez ! l'attente a trop duré. »

Elle se contorsionnait, frémissait dans une danse enfiévrée, provoquée par une grande tension nerveuse.

Puis, épuisée, elle s'affalait, s'adossant contre les portes des restaurants et attendait un jour nouveau.

Un soir, elle apparut de la télévision, entourée d'enfants qui l'applaudissaient alors qu'elle

dansait. Le présentateur commenta la scène en disant : « Ceci est une image de la liesse du peuple à l'occasion de l'anniversaire de l'indépendance, que nous fêtons cette nuit. »



2

Avec un journaliste curieux

« Malgré sa rudesse, la nature est beaucoup plus indulgente que certains êtres humains. » Elle avait sorti cela de la bouche en syllabes heurtées, traînant ses mots, puis elle ravala la langue dans un silence chagriné. Elle s'abandonna aussitôt à ses souvenirs ne s'imaginant solliciter de secours de quiconque. Elle se revit dans son passé joyeux, en pleine fête, vêtue de sa robe décorée de diverses couleurs, avec ses nœuds rouges à la terminaison de ses tresses de cheveux qui se soulevaient en danse tantôt sur sa poitrine tantôt sur son dos. Elle jouait avec la rosée dans une gaité innocente tel un ange doux qui acceptait à part égale autant le soleil que la pluie ; elle ne craignait ni le tonnerre ni les averses. Elle se rappela le banc des études, de son analyse un jour de « Une pauvre hère durant l'aïd », un poème de Fadwa Touqân. Alors ses beaux yeux se remplirent de larmes, larmes dues à son vécu présent amer.

Il la questionna à nouveau sur un ton plein de dureté :

- Tu pleures Sakina. Pardon, Madame la directrice. Sais-tu que les larmes des femmes ont inspiré aux scientifiques la découverte de la pluie artificielle ?

Elle agita un mouchoir jaune, essuya les gouttes répandues sur ses joues puis regarda avec des yeux encore humides le plafond de l'usine et, sans se montrer atteinte par la question provocante, elle dit :

- Ta question a fait saigner mon cœur, alors comment peux-tu trouver étrange le débordement de mes larmes ?

- Mais quel est le lien entre ma question, ton intérieur et ta présence dans cette région aride du Sahara ?

Elle lui jeta un regard scrutateur, puis dit :

- En quoi ma vie t'importe-t-elle ? je ne crois pas que ta fonction t'autorise à me poser ce genre de question indiscrètes ?

Omar quelque peu confondu, essaya de dissimuler sa gêne avec un rire forcé tout en répondant :

- Le métier du journalisme m’a appris à chercher tout et n’importe quoi, et je m’excuse si j’ai mal compris.

- La presse c’est des voix qui adulent celui qu’elles veulent aduler et rabaissent celui qu’elles veulent rabaisser. Veux-tu en faire partie ?

Il la détailla de près pendant qu’elle s’entretenait avec une des travailleuses de la fabrique. Elle avait la trentaine presque, vingt-sept ans tout au plus ; une peau et un accent du nord, un tempérament et un parler du Sahara, elle possédait une harmonieux dans le corps et le discours qui séduirait tout un empire d’hommes. Omar se demanda avec étonnement : « Comment a-t-elle échoué en cet endroit ? Comment a-t-elle eu ce poste alors qu’elle était sortie de notre ville démunie de tous moyens, fuyant les mauvaises langues, ne sachant où aller ? Puis d’où tire-t-elle son expérience dans

la direction d'une usine de conditionnement de dattes alors qu'elle n'avait même pas réussi à gérer son foyer ? »

Il s'approcha d'elle un peu plus, une autre idée en tête pour gagner sa confiance.

- Parlons en frère et sœur, et laissons ma fonction de côté.

Après un long soupir, elle dit :

- Le sang de la fraternité a séché dans les veines des humains. Tu m'as rappelé les paroles du poète : « Nombreux sont les frères quand tu les comptes, mais dans les dures épreuves ils sont peu.»

- Et tu lis la poésie aussi ? Y trouves-tu ce que tu as trouvé dans le désert ?

Elle lui répondit d'une voix sonore :

- Le désert et la poésie sont un même monde, sans fin. L'âme humaine y erre sans peine.

Puis, après un bref silence, elle ajouta :

- Et le désert qui te semble aride, je le vois jardin parmi les jardins verdoyants. Il est mon

milieu hospitalier, mon lieu de refuge depuis le jour où les miens m'ont tourné le dos.

- Je ne saisis pas ce que tu veux dire.

- Ou bien tu fais semblant de ne pas saisir pour dénicher une contradiction dans mes propos !

Omar se dit en lui-même : « Comme elle est intelligente, cette femme ! chaque fois que…

Elle interrompit le fil de ses pensées, comme si elle s'était rendu compte de ce que celles-ci contenaient.

- Mais nous sommes faibles, dit-elle, nous sommes vite vaincues, de même que vous les hommes vous fuyez vite.

Omar saisit d'une main son calepin, voulant consigner ses propos, mais elle l'arrêta promptement en disant :

- Inutile de prendre un stylo : l'encre a montré son incapacité à traduire la souffrance de l'humanité.

- Mais c'est mon métier : je mentionne ce que je j'entends et ce que je vois.

- Alors, voilà l'usine devant toi, écris dessus ce dont tu as envie : la production, les travailleurs, les machines, les bénéfices.

Des dattes entassées devant lui, Omar en prit une et se mit à l'ouvrir afin d'en extraire le pépin, de la même manière qu'il essayait tout à l'heure d'ouvrir la boite à secrets que gardait Sakina dans son cœur. Une ouvrière lui dit avec affabilité :

- Ce sont des dattes d'une excellente qualité. Nous recevons de nombreuses demandes, de l'intérieur comme de l'extérieur du pays.

- Daglet-nour ?

- En effet.

Un enfant âgé de six ans environ, portant un petit cartable, entra d'un pas sportif et allègre en chantant : « A l'ombre de l'épée nous avons été élevés et avons bâti la prospérité de notre pays… »

Une autre ouvrière dit à Sakina :

- Voilà ton fils, Salah, qui arrive, en chantonnant comme d'habitude.

Surpris par ce qu’il venait de voir et d’entendre, Omar se dit, étonné : « D’où peut-elle avoir un fils alors qu’elle était restée chez Adnan Ennaftaoui à peine quelque heures ? Quand elle est sortie de la ville, le jour où la cour a émis son jugement, elle ne portait rien dans le ventre. S’est-elle remariée ou… ? »

- Bienvenue ! salam Aleïkoum !

Ils répondirent d’une seule voix au salut de l’enfant, tous charmés par sa bonne humeur. Salah fit le tour des présents, serrant la main de chacun avant d’embrasser sa mère, laquelle le prit dans ses bras juste après qu’il eut salué Omar. Il fixa Omar du regard puis lui demanda sans hésiter :

- Vous êtes instituteur ?

Remuée par la question, Omar ressentit une sorte de confusion. Du coup, il se trouvait incapable de répondre, son silence en était la preuve.

Volant à son secours, Sakina précisa à son enfant :

- Tout celui qui porte un stylo n'est pas un instituteur, mon fils. Monsieur est un journaliste.

Omar rajouta :

- Sais-tu ce que veux dire journaliste, petit enfant intelligent ?

Salah hocha la tête :

- Oui. Il pose des questions aux gens. Mais ne leur répond pas quand ils en posent.

Tous sourirent. Puis Omar dit :

- Telle est la différence entre l'instituteur et le journaliste : le premier questionne et répond et le deuxième questionne et ne répond pas.

- J'espère devenir journaliste à l'avenir, dit l'enfant avant de regarder sa mère comme s'il sollicitait son avis.

Tous les présents fixèrent Sakina, qui blêmit, gênée par les mots de son enfant. Sur quoi, elle le conduisit au bureau en disant à Omar :

- Venez ! je vous en prie !

Omar s'installa sur un canapé faisant face au bureau, puis il dit, s'excusant avec un certain malaise :

- J’espère ne pas t’ennuyer avec mes questions, et que la spontanéité de mes propos ne t’insupporte pas.

- L’insupportable pour moi n’est ni tes propos ni ta présence mais ta plume, précisa Sakina. Et tu sais combien la plume est une arme à double tranchant.

Il remit le stylo dans sa poche, lâchant intentionnellement :

- La prison est plus clémente pour toi que les regards…oh ma chère plume !

Sakina lui répliqua calmement :

- Ainsi donc…tu fais exprès de provoquer mes sentiments !

- Pardon madame ! c’est le secret du métier…et puis crois-tu que les ouvrières sont prêtes à abandonner l’idée de grève?

- Je ne crois pas. Surtout si les propriétaires de palmiers s’obstinent dans leurs exigences.

- Mais les hommes ont des raisons qui au demeurant peuvent être objectives et fondées.

Sakina retint son fils près d'elle, puis fronça les sourcils en remarquant :

- Comment se fait-il que tu sois au courant de cette affaire de grève alors qu'elle est encore au stade de l'idée ?

Omar n'avait plus à présent aucune raison ni aucun moyen de se dissimuler dans la personnalité de journaliste, alors il décida de se présenter à Sakina sous sa véritable fonction. Mais avant, il prit soin d'éloigner Salah de l'endroit :

- Tiens, lui dit-il, prends ces dinars et achète-toi avec une tablette de chocolat.

Salah regarda en direction de sa mère et, comme celle-ci ne l'encouragea pas des yeux, il refusa l'argent.

- Salah est mon ombre gardienne, dit Sakina. Il me surveille et m'observe dans mon isolement avec qui que ce soit, durant mon travail…J'attends toujours la réponse à ma question, rajouta-t-elle.

Omar enchaîna calmement en sortant une carte de sa poche :

- Il y a des choses qui ne sont pas du niveau des enfants, ils n'y comprendraient rien : il faut alors les éloigner. Tenez !

Déconcertée par ce qu'elle venait d'entendre, Sakina saisit la carte, la regarda puis regarda Omar, troublée.

- C'est toi, donc, remarqua-t-elle ! Elle se dit en elle-même : « Un inspecteur de la police secrète et non pas un journaliste ! »

Il acquiesça de la tête et elle lui remit la carte.

Elle se leva ensuite, ouvrit grand la fenêtre sur l'ensemble le l'usine avant d'ordonner son fils d'aller réviser ses leçons hors du bureau. L'enfant se retira, satisfaisant à sa demande. Omar lui dit en se rapprochant d'elle :

- Désolée de t'avoir caché ma vraie identité : les exigences du métier me le dictaient.

- Oui, Monsieur l'inspecteur de police, que voulez-vous ?

- Rassurez-vous ! quelques informations seulement. Je veux compléter mon dossier avec.

Elle trouva ses propos bizarres. Elle lui dit alors, en reposant ses lunettes sur le coté :

- Au sujet de quel dossier tu comptes m'interroger ?

- Rassure-toi, lui dit-il en vue de la calmer. Il n'y a nulle raison de s'inquiéter. Avant d'ouvrir le dossier, je veux savoir certaines choses sur ta vie après ta sortie de la ville où tu habitais avec ta famille.

Sakina fut soudain secouée par une poussée de nostalgie des siens, mêlée d'émoi et de surprise. Elle hésita un instant avant d'y aller d'une pensée toute en effusion d'affection qu'elle adressa à elle-même : « Ah comme j'aimerais me jeter, comme une graine, dans le giron de ma ville d'enfance ; en dépit de tout, en dépit de toutes les calomnies et les hostilités à mon égard, mes larmes et mes blessures pardonneront. Ah ! j'aimerais tant embrasser des lèvres les pieds de ma tendre mère et prendre le bras de mon frère, Kamel. Les souvenirs de mon printemps joyeux manquent à mes rêves. Aujourd'hui je peux sourire à la face de ma mère en colère et de mon frère en rage, pour que nous décollions ensemble d'un terrain de franchise entre nous et nous

planions dans l'espace de la vérité humaine, respirant la brise de la foi en Dieu, majestueux et juste, Lui qui m'a enveloppée de sa haute et sage protection. »

Sakina considéra le policier ; elle repassa dans la tête sa question et en tira la certitude qu'il savait de son passé quelque chose qu'elle n'arrivait pas encore à déterminer. Le trouble s'empara d'elle à nouveau et une teinte de gêne s'afficha sur son visage, mais elle surmonta le tremblement de ses lèvres et répondit à l'inspecteur sur un ton triste et calme après un long soupir : « Je suis sortie, dit-elle, de la ville de mes peines suite à mon échec dans un premier mariage avec quelqu'un du nom de Adnan Annaftaoui ; et, pour que ton dossier soit riche en informations, je vais revenir un peu en arrière et commencer par le début de l'histoire : l'être humain se perd quand il ne distingue pas le mal du bien, la faute de la bonne action. Durant ma scolarité, j'ai beaucoup souffert des contradictions qui gangrènent notre corps social. Le bus qui m'amenait à la maison était toujours bondé de jeunes hommes ; or ces hommes me

demandaient maintes faveurs sauf ma main. Le professeur d'éducation morale nous parlait du bienfait de porter le voile alors que celui du sport nous disait le contraire ; mon père me poussait à davantage d'étude et ma mère voulait l'inverse.

« Les jours passèrent ainsi avec leur lot d'événements, défaisant peu à peu ma petite famille : mon père mourut d'une chute de cheval à la ferme où habitait mon grand-père. Je fus alors contrainte d'arrêter les études ; et, entre le désir de m'abreuver de savoir et la préparation à entrer dans « la cage d'or » ou la prison douce d'une vie conjugale, mes rêves se dispersèrent. »

L'inspecteur l'interrompit :

- Puis-je savoir quels étaient les individus que le destin vous a fait rencontrer durant cette période-là ?

- Oui. Les gens de ma famille, notre voisine Najma, Adnan Annaftaoui et son ami Hoffman.

L'inspecteur ouvrit promptement son calepin et sortit un stylo puis dit avec une certaine gravité :

- Quel genre d'amitié liait Adnan et Hoffman ?

Sakina lança un souffle court et lui dit en elle-même : « Tu m'as fait penser au coup de couteau alors que je croyais l'avoir complètement oublié. »

Puis elle lui répondit :

- Je crois qu'ils sont les enfants d'un même milieu. Ils ont voyagé ensemble à l'étranger plusieurs fois.

- Est-ce que Hoffman venait souvent chez vous ?

- Oui. Il n'y avait pas une grande distance entre chez-lui et la ville.

Sans préambule, l'inspecteur lui demanda d'un ton sérieux mais avec une voix tendre :

- Y a-t-il eut entre Hoffman et toi quelque chose dont tu te souviendrais ?

Sakina se tut ; elle ne répondit pas. Alors l'inspecteur formula sa question autrement:

- Je veux dire, as-tu des souvenirs avec lui ?

Sakina éclata en sanglots. Son fils le remarqua de derrière la fenêtre d'où il observait l'activité des ouvrières alors qu'elles disposaient les grappes de dattes dans des caisses en bois. Il se tint devant la fenêtre cherchant à en savoir plus sur ce qui arrivait à sa mère. Ses yeux brillaient de larmes alors qu'il regardait en direction d'Omar avec répulsion, comme s'il le rendait coupable de faire pleurer sa maman, laquelle lui faisait signe de s'éloigner de la fenêtre avant de reprendre son entretien d'une voix enrouée et poussive.

- Qualifie ça de ce que tu voudras. Ce fut mon plus grand péché. Je souhaite que Dieu m'en absout. Hoffman a abusé de ma faiblesse dans un moment d'imprudence. J'ai pris conscience de ma faute et demandé pénitence. Plus tard j'ai découvert qui avait tout manigancé pour que je me fasse prendre ainsi…

- Qui ?

- Notre voisine Najma ! Quelle rusée comploteuse était-elle !

- Comment ?

- Elle m'invitait chez elle et me parlait de choses licencieuses de la sexualité que j'ignorais jusqu'alors. Elle demandait à ma mère de me permettre de l'accompagner à la plage où nous retrouvions Hoffman.

- Et son mari ? ne lui interdisait-il pas cela ?

- Il travaillait à l'étranger et venait au pays une fois par an.

Omar lui dit alors :

- Voilà plusieurs années qu'il n'a pas réapparu. Est-il vraiment à Londres ? ou à Hollywood ?

Sakina se dresse devant lui, perplexe.

- Ainsi tu le connais, lança-t-elle ! Et tu connais ma famille.

- Oui.

Elle lui demanda avec empressement :

- Quelles sont les nouvelles de ma mère et de mon frère ? Comment vont-ils ? Ont-ils reçu mon dernier versement d'argent ?

Omar lui dit en observant son émoi :

- Calme-toi. Je te dirai tout dans un instant.

- J’ai senti en toi l’odeur de ma mère dès que je t’ai vu. Ne m’en veux pas si je t’ai longtemps scruté au début.

- Mais pourquoi es-tu restée prisonnière du désert, sans penser un jour rendre visite à ta mère ?

Elle répondit avec amertume :

- Je n’ai pas trouvé la force de retourner à la ville de mes peines. J’étais vidée de ma force à faire face aux mauvaises langues qui souillaient mon passé. J’ai marché sur les épines pieds nus essayant de pousser le mal avec un bâton ou un pieu mais le mal m’a vaincue. Ainsi, malgré mon besoin affectif de ma famille, je trouve ces contrées désertes plus clémentes que mes oncles.

L’inspecteur lui demanda :

- N’as-tu jamais essayé de les contacter ?

- Si. J’ai envoyé des lettres et je n’ai pas reçu de réponse. J’avais espéré que ma mère me rende visite ici. Et j’ai tant attendu aux jours de la fête et de la ‘*aqiqa* après la naissance de Salah, mais personne n’était venu comme s’ils n’avaient pas

reçu l'invitation alors que leur voisine travaille à la poste.

L'inspecteur alluma une cigarette. Un air de déception parcourut le visage de la femme alors qu'elle regardait les volutes de fumée traverser la fenêtre derrière laquelle se tenait toujours son fils. L'inspecteur remarqua l'expression de ses traits et éteignit la cigarette, en s'excusant. Puis il lui demanda :

- Comment es-tu arrivée à cet endroit ? As-tu eu un autre mari après Adnane ?

Sakina regarda la montre, et trouva qu'elle avait encore du temps avant la fin de la matinée de travail. Elle se remémora le jour où elle était sortie du tribunal, triste, agitée après avoir entendu la décision de la cour 242 ; elle avait ensuite aussitôt pris le train sans savoir où elle partait.

Elle dit au jeune inspecteur :

- Après un long voyage, je me suis trouvée débarquer dans une grande ville, avec beaucoup de rues et des foules de passants, une ville de hautes constructions et de grandes places. J'ai su

ensuite que c'était la capitale. J'ai vu plusieurs choses et me suis abandonnée à contempler les vues qui me fascinaient, mais à un moment donné mes pieds étaient éreintés et refusaient d'avancer. Je me suis alors arrêtée devant la mer et me suis mise à méditer. Je recherchais un moment d'oubli, mais c'était en vain et ce, malgré que la douceur de la brise s'y prêtait.



3
Souvenirs et chagrins

« - J’ai pensé, à un moment, retourner à notre maison dans la ville de mes souffrances, mais j’étais toujours hanté par les peines que j’ai endurées là-bas. Après longue réflexion, j’ai renoncé à l’idée décidant de partir chez une de mes amies qui habitait cette région-là du Sud. Elle et moi étions en relation par correspondance depuis que nous avions fait connaissance par le biais de la revue El Oumma pendant la période de notre scolarité. L’amie m’a reçue avec un accueil on ne peut plus chaleureux. Notre arbrisseau d’amitié, arrosé d’amour et de fidélité, s’était épanoui.

Je lui ai raconté ce qui m’était arrivé et elle s’est attachée davantage à moi et m’a exhortée à rester chez elle. Elle vivait seule avec sa mère depuis la mort de son père.

Khadija (c’est son nom) m’a aidée à trouver un modeste travail dans cette usine et nous sommes devenues, oui, deux sœurs dans cette usine. En rentrant le soir, nous aidions ensemble

la mère (tante Mériem) dans les travaux ménagers avant de plonger dans la lecture du Coran, méditant ses versets.

Après le mariage de Khadija, je suis restée seule avec tante Mériem, laquelle me rappelait ma mère par se gestes et son silence. Ah !pardonne-moi, maman ! J'ai consacré cette partie de ma vie à mon travail. J'ai toujours tout fait pour le parfaire. Il m'assure la protection. Mon abnégation dans le travail plaidera en ma faveur devant le Créateur et effacera tous les péchés par lesquels j'ai pu souiller mon existence ici-bas.

J'ai progressé graduellement dans les échelons de la fonction, et le niveau que j'ai atteint est gravé de motifs en or. Sais-tu ce qu'est l'or ici, mon frère ? »

L'inspecteur répondit :

- Bien que cela soit de la spécialité des femmes, je peux dire que je connais nombre de ses couleurs : il y a même le noir.

Sakina dit :

- L’or noir est un legs des aïeux. Mais en profitent seuls mes oncles et leurs enfants.

Sakina se tut un moment retournant par sa mémoire au port de plaisance d’Adnan Ennaftaoui, mais elle se ressaisit aussitôt et émergea de ses souvenirs, avant d’ajouter :

- L’or ici est le savoir. L’or qui ne rouille pas ni ne disparait ! Mes études antérieures m’ont permis de m’assurer un avenir.

Elle continua son propos d’une voix calme :

- Des hommes, que le cours de la vie avait empêché de s’intéresser jusqu’alors au mariage, et qui se rendaient compte qu’ils avançaient dans l’âge, m’ont demandé ma main. Je les ai tous refusés.

Le téléphone sonna. Elle saisit l’écouteur de sa main droite :

- Oui, dit-elle.
- …
- Bonjour
- ….

- Il est rentré ; il est en train de réviser ses leçons à l'extérieur du bureau. Tiens ! le voilà, il arrive !

Salah entra, portant ses cahiers dans les mains, scrutant les traits de sa maman. Il s'approcha d'elle et lui chuchota :

- Si c'est mon père au téléphone, je veux lui parler.

- ….

Sakina dit à son fils en lui présentant l'écouteur :

- C'est ton père, dis-lui bonjour.

L'enfant sourit avec innocence et saisit le téléphone.

- Bonjour mon cher papa.

- ….

- Oui, j'en ai appris quelques vers comme je te l'ai promis. Veux-tu écouter ce que j'ai appris ?

- ….

Alors avec une voix douce et magique l'enfant se mit à chantonner une strophe poétique :

- A l’ombre de l’épée, nous avons été élevés
Et avons bâti la gloire à notre nation
L’emblème de l’islam, Allah, Allah
L’emblème de l’islam est notre drapeau
Étrangers, nous sommes le secret de l’existence
Étrangers, et avec la vérité, nous reviendront.

L’inspecteur jeta un regard sa montre puis à des papiers de son dossier et, après que l’enfant eut remis l’écouteur à sa place, il dit à la femme :

- C’est un enfant magnifique !

Il marqua un bref silence avant d’ajouter avec un léger sourire :

- Et je pense que son père l’est aussi. J’ai vu juste n’est-ce pas ?

Sakina répondit calmement, observant toujours des yeux le mouvement du travail dehors :

- Tel lionceau est de tel lion.
- Et comment as-tu fait la connaissance ce lion-là, enchaîna l’inspecteur ?

Elle répondit :

- Rassure-toi. Je ne l'ai pas rencontré dans une jungle ou dans un zoo du nord, devenu un l'endroit de prédilection de la débauche.

Puis elle ajouta avec témérité :

- Puis, est-ce que cela va te servir dans l'enquête ?

- Oui.

Elle se tut un instant un moment avant de dire dans un calme impénétrable alors que, visiblement, elle revoyait des images de ces jours qui restaient gravés dans sa tête :

- Au lendemain de son mariage, devant partir pour une autre ville, mon amie Khadija m'implorait avec émotion à propos de sa mère, en posant sur ma joue des baisers d'adieu : « Je laisse sous ta protection ma mère. Prends soin d'elle jusqu'au jour où Dieu remettra en liberté mon oncle maternel Amrân, le cavalier enchaîné. » Deux ans auparavant, Khadija et sa mère vivaient avec son oncle dans la même maison. Or dans un élan de vaillance et de dignité, cet oncle a dû dire un jour tout haut une parole de vérité, qui lui a valu d'être mis en

prison avec d’autres « frères » réformistes (partisans de l’islah). J’ai donc passé des mois avec la mère, la soutenant dans ses déboires et déprimes, en marque de fidélité à mon amie et en reconnaissance à toutes ses bonnes actions en ma faveur.

Je ne savais pas que, durant tout ce temps, la mère de Khadija parlait de moi à son frère et l’entretenait de sujets nous concernant lui et moi. Vint le jour où Amrân sortit de prison après y avoir passé quelques années. Je l’ai vu : les trente-cinq ans bien trempés, mais l’esprit en toute jeunesse ; vibrant de vivacité, de fierté et d’espoir.

Finalement Amrân demanda ma main à l’imam du village et, après avoir accepté sa religion et sa nature, je l’ai accepté comme époux. »

L’inspecteur lui demanda avec curiosité :

- Amrân savait-il, avant le mariage, quelque chose sur ton passé ?

Elle lui répondit avec conviction et fierté :

- Je lui ai confié mon secret, et je lui ai tout dit, de A à Z.

L'inspecteur lui dit, étonné :

- Malgré cela, il a accepté !

Sakina répliqua avec un sourire narquois, sur un ton grave et triste à la fois :

- Dieu accepte le repentir, comme peux-tu, toi, le refuser à un être humain ?

Puis elle ajouta :

- As-tu terminé maintenant avec tes questions ? Puis-je, à mon tour, t'en poser une et avoir une réponse ?

- Laquelle, par exemple ?

- Quelles sont les nouvelles de ma mère et de mon frère Kamel ?

L'inspecteur garda le silence, réfléchissant à la manière de l'en informer. Et craignant pour elle le choc, voire l'effondrement nerveux, il lui dit d'une voix neutre :

- Ton mari, Amrân, t'informera une fois rentré à la maison. Puis-je savoir à quel endroit est-il en ce moment ?

Fortement inquiète, les idées se bousculant dans sa tête en un château d'appréhensions, elle dit :

- Amrân étudie à l'institut de la Vie, section de biologie.

L'inspecteur ramassa ses papiers et sortit de l'usine de conditionnement de dattes se dirigeant vers l'institut en question en vue de rencontrer Amrân.

****

- Je sais que ta foi est grande, pourquoi alors tout ce débordement de larmes de faiblesse ?

- Je n'ai pas le pouvoir de les arrêter alors que je vois, au loin, la ville d'où j'étais sortie triste et brisée et que je retrouve aujourd'hui dans une épreuve plus dure encore.

- Mais, à ce moment-là, tu sortais seule. Aujourd'hui, tu y retournes avec moi et Salah, notre fils. Tu y retournes victorieuse après un combat atroce contre les infortunes de la vie.

Le mari, Amrân, ne cessait de calmer son épouse bouleversée par la mauvaise et surprenante nouvelle que leur avait apportée

l'inspecteur. Malgré sa profonde foi en la Providence et le destin, Sakina s'abandonnait de temps à autre à la tristesse et ce, chaque fois qu'elle s'imaginait la souffrance de son frère et ce qu'a dû endurer sa mère.

Les préparatifs au voyage de la petite famille d'Amrân furent aussi rapides qu'improvisés. Ils quittèrent leur maison à destination du nord. L'autocar qu'ils prirent démarra de bon matin. Leur journée de route fut d'une météo changeante : à l'air du sud succéda la brise des plaines vertes, les arbres feuillus ombrageant la terre nue et le feu du soleil diminuant peu à peu à mesure qu'il faisait ses adieux en silence aux eaux mouvantes des plateaux.

- D'où viennent ces malheurs qui nous frappent ? dit Sakina à son époux.

Le regard caressant les versants verdoyants des montagnes, l'homme répondit :

- Chaque fois que l'individu s'éloigne des enseignements de sa religion, les problèmes s'approchent de lui.

- Nos erreurs sont des épines qui poussent en nous, arrosées par les autres.

Salah la questionna :

- Et qui plante ces erreurs, maman ?

Et le père de répondre :

- Le diable mon fils : il est l'ennemi de l'homme.

Sur ce, tous les trois se turent, se laissant absorber par la réflexion puis par la contemplation d'une vue de bergers qui gardaient leurs troupeaux non loin du bord de la route. Salah faisait des signes avec sa petite main de derrière les vitres de l'autocar, saluant les paysans qui s'affairaient dans leurs vergers alors qu'Amrân était plongé dans ses souvenirs de prisons avec les « frères » et Sakina pensait aux faits survenus durant son absence de sa ville natale. « Est-ce moi la cause de tout ça ? se dit-elle. Kamel s'est-il suicidé parce qu'il a découvert le secret de ma fuite ? Et ma mère, ma mère que j'ai abandonnée, quel est son péché ? Est-ce que l'argent que je lui envoyais chaque mois la consolait de mon absence ? Non, non

impossible. Ah ! j'aurais dû les emmener chez moi, elle et mon frère Kamel, avant que le drame du suicide ne soit survenu. »

Son mari lui demanda, à voix basse :

- Crois-tu que la justice condamnera Adnane Ennaftaoui à la peine de mort ?

Elle répondit en regardant à ses pieds :

- Je ne suis pas experte dans les affaires de crime, cependant je ne m'attends pas à cela : Ennaftaoui a beaucoup de connaissances influentes et une richesse digne de la richesse de Qarûn. Mais..

Elle se ravisa, disant en elle-même : « Tout tueur sera tué, même plus tard. Hoffman m'a tuée un jour, il a tué en moi l'amour-propre et l'espoir, il a anéanti en moi la confiance, mais Dieu ne fait que repousser sa rétribution, Il n'y renonce pas. Ainsi était venu le jour où il a trouvé la mort par la main d'un de ses amis ! Puisse Dieu lui pardonner ! »

De toutes les informations que l'inspecteur avait données à son mari Amrân à l'institut de la

Vie, celle qui secoua le plus Sakina était d'entendre que Kamel, son frère, s'était suicidé mais qu'auparavant il avait envoyé une lettre à Ennaftaoui lui exprimant sa douleur et lui faisant part du grave secret.

Elle se dit avec amertume en elle-même : « Oh mon Dieu ! mon frère était au courant de tout. »

Puis elle dit à son mari :

- Sais-tu que Kamel aimait écouter les informations ?
- Quelles informations ? et pourquoi ?
- Il voulait toujours connaitre la situation de sa nation endormie entre l'océan pacifique et…

Son fils termina la phrase spontanément alors qu'il comptait les arbres des yeux :

- L'océan atlantique.

Amrân lui dit :

- L'ignorant est celui qui ignore la situation de son temps.

Son fils lui demanda :

Et qu'est-ce l'analphabète ?

- C’est celui qui ignore ce qui est nouveau même dans sa spécialité.

Les larges rues de la ville retenaient l’attention par les slogans sur des banderoles accrochées aux poteaux. On aurait dit des dépouilles dans des linceuls portées sur des épaules, le trait rouge qui les parcourait comme la couleur du sang des morts.

« Ah les dignitaires d’aujourd’hui : ils sont comme des poètes : ils disent ce qu’ils ne font pas. Oui comme la distance entre poésie et slogan est proche ! et comme sont nombreux aujourd’hui les congrès et les complots ! »

Après un silence, Amrân reprit son commentaire au sujet de ce même spectacle :

- Regarde loin, là-bas ! comme si les piétons de ces rues marchaient dans un grand cortège funéraire !

Salah ajouta :

- Pour enterrer la misère.

La mère dit :

- La misère ne s'enterre pas en restant dans les cafés et les boites de nuit ni en flânant dans les rues ni en brandissant des slogans creux.

L'autocar arriva enfin à la grande gare, située au centre de la ville. Amrân et les siens descendirent avec quelques autres voyageurs. Retrouvant ainsi la ville de sa souffrance, Sakina se rappelait à chaque pas, à chaque regard, les jours joyeux de son enfance avec ses camarades sur le chemin de l'école. « Là, c'est la bibliothèque d'où j'empruntais les livres et là, c'est le lycée où j'ai fait mes études, rien n'a changé de sa fière allure. Et ça, c'est la rue du marché où nous achetions les fruits et légumes : comme il est grand aujourd'hui et comme les passants et les voitures y sont nombreux ! Fais attention Salah !

Le mari remarqua :

- La maison serait donc proche, du moment où c'est là le souk.

- Oui elle est au bout de la rue, en face.

****

Najma posa l'écouteur du téléphone et se mit comme à son habitude à former avec les bordures des timbres postaux une grande carte. Au bon d'un moment, tout en contemplant la carte réalisée, elle dit :

- Le receveur de ce centre sera fou à son retour de congé. Saïd assis derrière les guichets, se tourna vers elle disant nonchalamment :

- Pourquoi ?

- On dirait que tu n'as pas remarqué ce qu'est devenu l'état des services ici. Ne vois-tu pas que le receveur intérimaire ne connait rien au travail ?

Saïd dit :

- En tout cas, il contrôle les comptes avec précision.

- Sans ton aide il serait perdu. Comme je souhaite qu'il démissionne de ce poste avant le mois qui lui est accordé.

- Pourquoi Najma ?

- Son mutisme ne me plait pas. Il n'a pas l'air ouvert et transparent.

- Le silence est sagesse comme on dit. L'essentiel est qu'il se consacre à son travail et ce, contrairement à notre « ami » qui faisait du téléphone, à longueur de journée, le messager pour ses rendez-vous privés, et de la voiture du centre, un moyen de transport des personnes dépravées.

- Que veux-tu dire Saïd ? de quelles personnes parles-tu ?

- Les personnes pourries du marécage de la débauche.

Le nouveau receveur – venu assurer l'intérim du Principal, durant les congés d'été de ce dernier – s'approcha d'eux. Saïd et Najma arrêtèrent de parler tout en manifestant un certain sérieux au travail. Il les salua en plongeant le regard dans la carte formée par la postière. Ils lui rendirent le salut dans un calme gêné. Troublée par le voir observer la carte devant elle, Najma posa dessus un petit paquet de feuille avec un naturel feint.

A la fin, le receveur intérimaire regagna son bureau, après avoir demandé à Saïd de le suivre.

Saïd s'assit avec révérence sur la chaise disposée face à la place du receveur, qui était en train de mettre en ordre des dossiers de comptabilité. Une fois libre et à son aise sur son siège en cuir, il dit à Saïd :

J'ai entendu ta discussion avec Najma il y a un instant.

Saïd se sentit un peu désemparé d'abord, puis avec un certain amour-propre, il dit :

- Vous n'auriez pas dû écouter derrière la porte. L'espionnage est illicite et immorale dans toutes les lois.

Le receveur n'accorda aucune attention à sa parole, et l'interrogea :

- Existe-t-il entre Najma et le receveur principal une relation autre que celle du travail ? Réponds-moi franchement, et tu seras récompensé.

Saïd se leva, recula d'un pas puis dit :

- Je ne suis pas de ce genre de fonctionnaires véreux, ni un lèche-bottes qui dévoilent les

secrets de leurs collègues aux supérieurs ! Puis, je n'ai même pas essuyé mes bottes comment voulez-vous que j'essuie les vôtres ?

Sur quoi il sortit le visage ravagé par la colère.

Le receveur par intérim était resté dans son bureau où il se livra à la vérification d'anciens mandats-postaux. Subitement il s'arrêta et demanda au téléphone à Saïd de revenir. Ce dernier arriva aussitôt, précédé par moult interrogations en l'air.

- Oui, dit-il !
- Assieds-toi Saïd ! Je t'en prie !
- Pas de quoi. Je ne fume pas.
- Bien. Tu prends soin de tes poumons comme tu prends soin de ta renommée.
- C'est une faveur de Dieu.
- Je t'en prie Saïd. Voici ma carte professionnelle.

Saïd saisit la carte de sa main et, interdit, découvrit de surprenantes références :

- Vous êtes de la police secrète, lui dit-il. Votre comportement suggérait cela mais je ne

pouvais le croire. Qu'est-ce que vous voulez Monsieur…

- Omar. Mon nom est Omar, et je veux que personne ne soit au courant de cela.

- C'est tout ?

- Non Saïd. Il y a des questions, et tu vas me répondre.

- Allez-y.

- Najma. Nous avons des soupçons sur Najma. A-t-elle des relations particulières avec un travailleur de la poste ?

- Vous faites allusion à qui ?

- Toi Saïd ou le receveur ou tout autre collègue !

Les traits de Saïd se transformèrent. Il dit d'une faible voix :

- Je ne sais rien sur ce sujet. Je ne peux porter atteinte à personne.

Le policier lui demanda :

- Qui remettait les mandats à leurs destinataires ?

- Moi Monsieur le policier.

Omar présenta à Saïd quelques mandats, lui disant calmement :

- Ce sont les mandats qui sont destinées, chaque mois depuis une année maintenant, à une telle… mère de Kamel, une personne en état de déficience mentale (comme tu dois le savoir). Comment peut-elle alors avoir perçu le montant de ces mandats ?

Saïd dit sur un ton de rappel :

- Ah c'est vrai ! Allons demander ça à Najma, sa voisine, qui demandait à lui faire parvenir le montant de ses mandats, à chaque fois.

- As-tu des doutes sur l'intégrité de Najma ?

- Certains soupçons sont des péchés, mon frère. Mais si ce que vous imaginez en ce moment est vrai, alors…

Le policier Omar l'interrompit, désappointé, en disant :

- Ne termine pas : tu serais incapable de trouver le mot adéquat

4

Une nation fourvoyée

La porte est grande ouverte, les feuilles du noyer volent dans la cour. Les murs délabrés sourient par leurs fissures, comme sensibles à la chaleur de la magnifique rencontre qui se produisait après plusieurs années de séparation.

Sakina posa les pieds sur le seuil de la maison dans laquelle elle a grandi. Le spectacle du patio était affligeant ; elle sentit son cœur se fondre quand elle compara son état actuel à celui où elle l'avait quitté. Son mari et son fils la suivaient. Ils s'arrêtèrent un moment ensemble sous le noyer (l'arbre dont les racines lui donnait du siwak par le passé). Elle le contempla un long moment comme cherchant quelque chose qui lui était chère suspendue à une de ses branches.

Puis, comme s'il ouvrait le dossier politique d'un pays que ses émirs se répartissaient, un pays vêtus d'habits tissés d'épreuves, le petit groupe entra lentement à l'intérieur des pièces de la maison.

Le mobilier était en désordre et les vêtements éparpillés ça et là ; quelques ustensiles trainaient par terre, qui avaient visiblement attirés mouches et souris. Les ordures dégageaient une odeur nauséabonde, qui fit reculer Amrân.

- Viens avec moi, dit-il, à son enfant, apparemment les Tatars sont revenus dans ce pays.

Sakina était debout, terrée dans un profond silence, regardant le spectacle avec hébétude.

Dans un coin de la pièce, elle distingua une silhouette en forme de papillon, alors, défiant l’obscurité et la puanteur, elle s’en approcha. Puis poussa un cri terrifiant :

- Maman ! ma chérie ! qui t’a délaissée ainsi dans ce coin ? Est-ce nous ou le temps ?

Sakina prit dans ses bras le corps chétif et souffrant de sa maman, dont le mal n’a laissé qu’un squelette sur lequel adhérait une peau ridée. Elle embrassa un visage au relief osseux et couvert d’une couche de grasse qui laissait penser que la vieille n’avait pas connu l’eau depuis mille ans, c’est-à-dire depuis l’époque abbasside.

Ensuite Sakina lui ramassa les cheveux qui lui descendaient sur le visage et sur les épaules on dirait en cascade ; les poux, qui en avaient fait leur nid, en débordaient et se promenaient sous les vêtements vétustes et déchirés.

Amrân entra d'un pas précipité après avoir entendu l'appel de sa femme. La vue de la vieille le remplit d'effroi. Mais il se maîtrisa aussitôt s'armant de toute sa foi et sa soumission. Il la prit dans ses bras, comme une mère prendrait son enfant, et la fit sortir dans le patio. « Qui a fait cela, se répétait-il, Abou Lahab ou les Tatars ? Quelle honte ! »

L'état de la vieille était plus horrible sous la lumière, quelque chose qu'on n'aurait jamais vue jusque-là sous le soleil : une image singulière de la souffrance humaine ; tous les aspects de l'être humain avaient disparus de son corps.

Amrân dit :

- Le djihad est légitime contre les gens qui délaissent ainsi les pauvres.

Sakina se culpabilisait tant qu'elle fut prise de migraine et de vertige subitement.

- C’est moi la cause ! c’est contre moi qu’il faut engager le djihad !

Puis elle se retira vers le mur et s’y adossa de peur de tomber. Finalement elle fut vaincue par le vertige et tomba au sol, transpirant de partout.

Salah resta debout, tremblant, ne comprenant pas ce qui arrivait à sa mère, et ne pouvant réaliser que la vieille en loques, étendue devant lui à l’image d’une mendiante endormie sur un trottoir de la rue, était sa grand-mère dont lui parlait souvent sa mère et à qui ils étaient venus, lui et ses parents, rendre visite.

Amrân se précipita vers Sakina évanouie, posant sa main dans la sienne droite en lisant des versets d’*el korsi* et *el maouthatyne* et priant ensuite pour son rétablissement. Puis il lui dénoua son l’habit qui la voilait. Après quoi il revint vers la vieille lui prodiguant quelques soins de secours urgent alors que Salah se tenait près de sa mère, lui mouillant le front de ses larmes. L’appel de l’enfant à peine audible porta Sakina à reprendre peu à peu conscience ; en réaction, elle se mit à bouger les membres et à se frotter les yeux encore

chargés d'effroi. Finalement elle se réveilla pendant qu'il lui répétait d'une voix émouvante l'appel à la prière.

Une fois rassuré sur son état de santé, Amrân demanda à sa femme la permission de partir en ville afin de chercher un taxi. Elle acquiesça de la main.

Quelques minutes plus tard l'homme était de retour avec un taxi qui, aussitôt, emmena à l'hôpital de la ville la vieille alors dans un état léthargique à cause de la faim et la déshydratation prolongées lors de son abandon.

****

Au siège de la police, le commissaire était assis derrière son bureau, en train d'éplucher un dossier alors que Najma se tenait devant lui sur une chaise, visiblement troublée. A un moment donné, le commissaire la regarda de près et lui dit :

- Nous avions des rapports de collègues au centre postal : j'étais le nouveau receveur et tu étais la fonctionnaire chargée des transferts des appels téléphoniques, veux-tu que nous gardions

les mêmes rapports et que nous parlions sincèrement entre nous.

Najma se dit en elle-même : « Que veut-il de moi ce malin ? A-t-il découvert quelque chose qu'il retiendrait contre moi ? » puis elle lui répondit en restant sur le sujet de leurs rapports :

- Mais Monsieur vous avez changé de fonction, et maintenant vous n'avez plus aucun lien avec le centre postal !

- Parce ce que la période où je devais travailler pour remplacer le receveur principal est terminée. Et je lui ai restitué son poste.

Najma lui dit :

- Vous ne m'aviez pas informée que vous étiez de la police malgré toute la durée que nous avions passée ensemble au travail et en dehors.

Le commissaire alluma une cigarette qu'il venait de sortir du paquet posé devant lui puis, calmement :

- Oui je ne t'ai pas mise au courant de ma fonction réelle ; mais toi non plus tu ne m'as rien dit à propos de beaucoup de choses.

Et, dans un petit défi, Najma lui dit :

- Comme quoi ?

Toujours calmement, il lui répondit en la regardant dans les yeux :

- Ta fonction réelle, Najma ? c'est quoi ?

Elle essaya d'abord de se maîtriser puis elle lança avec une fermeté étrange :

- Quelle fonction autre que celle que tu connais et connaissent les fonctionnaires du centre ? Une simple employée.

Il lui tendit le paquet de cigarettes :

- Excuse-moi j'ai oublié : une cigarette, Najma ?

Elle refusa d'un signe de la tête :

- Non merci. Je ne fume pas.

Le commissaire Omar lui demanda alors :

- Quelqu'un habite avec toi ?
- Non.
- Et d'où proviennent ces mégots qui remplissaient le cendrier que nous avons trouvé sur la table en bois foncé et sculpté ?

Décontenancée par les propos du commissaire, Najma bondit :

- Qui vous en a informé ?

- Nous avons visité ta maison tôt ce matin, répliqua le policier.

Le visage de la femme blêmit puis rougit et enfin jaunit. Hors d'elle-même, elle lança :

- Et qui vous a permis d'entrer chez moi en mon absence ?

Le commissaire lui dit, en lui tendant à nouveau le paquet de cigarette :

- C'est avec l'autorisation du procureur de la république que nous l'avons fait.

Elle retira une cigarette du paquet et l'alluma, aidée par le commissaire. Elle se tut un instant, essayant de lire sur les traits d'Omar ce à quoi il pensait. Finalement elle le questionna :

- Puis-je savoir pour quelles raisons avez-vous fouillé ma maison ?

- Oui. Mais tu n'auras la réponse qu'au moment opportun : après la fin de l'enquête tu sauras tout, en attendant je voudrais que tes réponses à nos questions soient franches.

****

La petite famille élit domicile dans la maison de la vieille et ce, après qu'ils se furent entraidé à trois à la nettoyer et l'aménager à leur convenance. La maison avait retrouvé un peu de son éclat perdu, elle qui avait autrefois connu tant de joie et tant de malheur. Dans ses coins s'étaient concentrées des brumes noires de tristesse que ne pouvait percevoir que celui qui était étreint par la nostalgie et le souvenir chagriné de la douleur dont elle avait été la scène durant l'absence de Sakina.

La mère s'était endormie sur son lit d'hôpital. Elle était toujours inconsciente malgré les soins et la médication prodigués par des infirmières consciencieuses. Celles-ci portaient, toutes, une tenue blanche, mais cette blancheur visible n'avait pas son équivalent dans les laboratoires. Pis encore, cette blancheur cachait une noirceur profonde.

Côte à côte, Amrân et sa femme étaient à l'affût du moindre mouvement, aussi faible soit-il, qui leur donnerait espoir sur la survie de la vieille. Sakina n'arrêtait pas de dévisager son mari,

comme si elle le voyait pour la première fois. Elle se souvint de leur rencontre et se dit : « Je sortais de la mosquée après le prêche religieux, au moment même où on venait de le libérer et qu'il retournait à la maison de sa sœur, où il avait toujours résidé. Nous nous étions rencontrés sur le seuil de l'entrée. Il avait baissé le regard et reculé de quelques pas ; je suis alors entrée en me précipitant et dit à Khadija : ‘‘Il y a un étranger devant la porte.'' Sa sœur dit : ‘‘ Qui ça pourrait être ? est-ce lui ?'' ‘‘Qui lui, tante ?'' ‘‘Peut-être mon frère, Amrân ? quelle joie !'' La maîtresse de maison sortit alors et revint avec lui, joyeuse et riante. ‘‘Bonjour'', dit-il, et tout mon être fut secoué ; je frissonnai d'extase. Je remerciai Dieu pour quelque chose que je n'avais jamais connue jusqu'alors. Sur quoi je regagnai la cuisine dans un trouble délicieux, alors que je l'entendais demander à sa sœur un peu d'eau pour faire ses ablutions. Ensuite il dit : ‘‘Accomplissons la prosternation de la louange à Dieu, en groupe, chère sœur.'' »

****

Sakina dit :

- Nous allons prier en groupe pour ma mère, Amrân.

- Si Dieu le veut, répondit-il avant de dire en plaisant : et pour toi aussi car tu es revenue du voyage de tes pensées saine et sauve.

Elle dit :

- Je suis allée loin (puis à voix plus basse), je suis retournée par ma mémoire au jour de notre rencontre.

Ils s’arrêtèrent de parler quand ils virent avec joie les cils de la vieille malade se décoller avec les paupières qui tentaient de s’écarter annonçant le retour de la lumière à ses yeux longtemps fermés sur un monde obscur.

L’épouse s’écria :

- Maman, maman, Dieu soit loué, je suis ta fille !

La mère ouvrit légèrement les yeux puis retomba dans l’inconscience. Amrân dit :

- Tant mieux, elle commence à se réveiller ; elle sort du monde où elle était et reprend vie.

Deux jours plus tard arriva le moment de la visite, et les deux époux revinrent à l'hôpital. Ils furent aussi pénétrés de joie devant le lit de la vieille.

- Elle a ouvert les yeux, regarde, elle reprend vie regarde !

- Dieu soit loué.

La vieille les dévisageait, l'air hagard et absent malgré les appels et les baisers de Sakina. Elle ne leur accordait nulle attention : elle regardait le plafond de la pièce contemplant les lampes comme si elle lisait dans leurs réverbérations les mémoires des siècles qu'elle avait vécus sur le dos d'un étalon, arborant l'étendard de la fierté et de la victoire.

Une infirmière passa près d'eux, traînant ses sandales en se dandinant. Sakina s'approcha d'elle et lui demanda :

- Ma mère vous a-t-elle demandé quelque chose ?

- Non. Mais elle répétait quelques mots dans son délire, sans plus.

- Comme quoi ?

- Elle disait : approche-toi Kamel…le ciel est rouge…les serpents. Des choses comme ça.

- N'a-t-elle pas prononcé le nom de Sakina ?

- Si ! elle l'a prononcé à plusieurs reprises. Qui est Sakina ?

- Moi, sa fille.

- Toi ! tu es sa fille ? Je ne peux pas croire que cette vieille qui dormait sur les trottoirs des mois durant avait une famille. L'état de ta mère incarne le drame de toute femme dans son cas, voire de toute l'humanité.

Pendant que l'infirmière parlait, Sakina se mordait les lèvres avec amertume, muette, tenaillée par des remords perceptibles dans ses yeux même.

- Je te conseille, reprit l'infirmière, de l'emmener au centre psychiatrique après qu'elle ait récupéré physiquement un peu.

- Où se trouve ce centre ?

L’infirmière se ravisa un moment puis répondit :

- C’est un petit hôpital, près de la Capitale. Mais n’y sont admis que les gens d’un certain rang. Je ne sais pas si vous pourrez bénéficier d’une place dedans.

- Et que faire alors ?

- L’hôpital psychiatrique n’est pas loin d’ici.

Sakina l’interrompit :

- Mais ma mère n’est pas folle. Elle reçu un choc. Je suis certaine qu’elle a subi un traumatisme psychologique qui s’est transformé ensuite en dépression ; et si elle avait reçu les soins appropriés au début elle ne serait pas arrivée à cet état.

Et l’infirmière de dire :

- Un dernier conseil : allez consulter un cheikh, il lui confectionnera un hirz, sinon emmenez-la au mausolée d’un saint comme celui de Sidi El Houari ou celui de Sidi Râched.

Sakina l’interrompit cette fois avec fermeté mais toujours calmement :

- Ce que tu dis là constitue une atteinte à notre croyance en l'unicité de Dieu, voire que c'est du polythéisme. Et c'est ce genre de comportement qui est à l'origine du retard de notre nation musulmane et qui l'a conduite à l'état maladif qu'elle traverse.

Sur ce, l'infirmière se retira en bredouillant :

- Je ne comprends pas ce que tu dis là : moi je te parle de ta mère et toi tu me parles de la nation. Qui est la malade ? la première ou la deuxième ?

En retrouvant ensuite son mari, Sakina lui raconta l'échange qu'elle venait d'avoir avec l'infirmière. Il se dressa alors et, lui faisant face, il lui dit :

- Qu'en penses-tu Sakina ? dans quelques jours nous irons voir un psychologue. Et si son état ne s'améliore pas, nous la prendront avec nous.

- La prendre où, Amrân ? au désert ?

- Oui ! au désert sacré. A la Maison Sainte. N'avons-nous pas convenu ensemble, l'année passée, l'aller visiter le lieu de la révélation ?

- Si. Nous nous sommes mis d'accord.

- Qu'on l'emmène alors à la terre des prophètes ! afin qu'elle s'imprègne de l'esprit pur de l'humanité. Elle connaitra la guérison là-bas ! par la volonté d'Allah.

Le visage débordant d'espoir, l'épouse dit alors :

- L'histoire se répète. C'est de la sorte que tu as ravivé mon âme, voilà des années, avec l'amour de Dieu et la foi en sa volonté. En me guidant dans la bonne voie tu as ainsi illuminé mon monde alors obscur et, en compagnie des anges du ciel, tu l'as sorti de la solitude vers une compagnie salutaire. Puisse la Providence divine te protéger mon bon mari !

5

Les aveux d'une espionne

Le commissaire de police ouvrit un dossier, dans lequel il introduisit des documents, puis dit :

- Celui qui suit la mauvaise voie échoue. Ensuite il ordonna à l'agent de faire entrer Najma afin de poursuivre l'interrogatoire avec elle. Un instant plus tard, Najma entra et s'assit sur la chaise avec désinvolture. Elle un garda un moment le silence avant de s'écrier :

- C'est une injustice ! je ne me tairai pas.

Le commissaire posa la main sur l'écouteur du téléphone tout en s'adressant à elle :

- Quel numéro voudrais-tu demander pour qu'on te sauve de l'injustice, Najma ?

Elle lui remit l'écouteur qu'elle avait saisi de sa main et, se montrant étrangement en position de force, elle le menaça :

- Je trouverai le moyen de recouvrer mon droit de me défendre et de prendre ma revanche en conséquence.

Irrité, Omar cogna de la main sur le bureau puis dit à lui-même d'une voix audible :

- Les femmes sont les femmes : leur nature demeure incroyable, même si elles accèdent à la perfection en matière de savoir.

Il poursuivit son monologue en silence (la victoire sera à nous : une petite croyance qui grandit chaque jour au fond de nous, comme une boule de neige qui roule des hautes cimes. Nos rêves sont un rocher de neige – et comme la neige est fragile devant le traître coup des pluies !)

Il reprit son entretien avec elle, l'interrogeant sur un ton aux sens multiples :

- Sakina est entrée de sa longue absence. Tu ne lui as pas rendu visite ?

- Je ne me lie pas aux gens vils.

Le commissaire y alla d'un rire si fort qu'il éveillât l'étonnement des agents trop habitués à son sérieux. Il dit, bizarrement :

- *Elle m'a accusé de son crime et s'est enfuie* ; oui, c'est toi qui l'a poussée à la perversion, mais aujourd'hui elle fait partie des gens vertueux.

Le commissaire se leva et me mit face à la fenêtre donnant sur le jardin puis il se tourna subitement vers elle en lui affirmant dans un calme tranchant :

- Nous sommes au courant de tout. Tu as intérêt à avouer, Najma.

Elle répliqua avec réprobation :

- Je reconnais quoi ?

- Les stupéfiants ! Qui était ton complice dans leur commer- cialisation ? Et qui vous les vendez ?

Déconcertée par entendre cette vérité, Najma dit avec tout ce qu'il lui restait d'audace :

- Quels stupéfiants ? je suis innocente.

Et le commissaire, Omar, de lui faire remarquer :

- Ne te fatigue pas à essayer de fuir les questions. Je t'ai dit nous sommes au courant de tout.

- Vous êtes au courant de quoi ? Commissaire.

- Ton mari, Elmen, a tout reconnu.

- Il est où ?

- La douane l’a arrêté alors qu’il tentait de faire passer une grande quantité de drogue à l’intérieur du pays.

Najma se tut, très confuse.

- Ton mari nous a informés qu’une autre quantité se trouvait sur le toit des pigeons. Et la voilà : nous avons mis la main dessus après la fouille. Mais nous n’avons trouvé qu’une petite quantité, comparé à ce que nous avait déclaré ton mari.

Le commissaire ouvrit une armoire qui se trouvait derrière son bureau et en sortit un petit sachet qu’il présenta à Najma.

- Regarde ce que nous avons trouvé dedans.

Najma dit dans un calme étrange :

- C’est de la drogue.

- Est-ce une preuve suffisante pour que tu avoues le reste, sans détours ?

Najma se leva et, grossièrement désinvolte, elle lâcha :

- Je ne dis rien. Je ne parle pas sans la présence de mon avocat.

- Tu as le droit de mandater un avocat pour ta défense. Le téléphone est à ta disposition. Demande l'avocat que tu veux. Voici leur liste avec leurs numéros de téléphone et leurs adresses de bureau.

- Non. Je veux prendre contact en personne avec l'avocat et dans son bureau.

Le commissaire dit :

- Cela ne se fera pas. Nous ne te permettrons pas de sortir sans que tu aies dit quelque chose sur l'affaire ! La preuve de ton inculpation est flagrante et les arguments sont irréfutables.

Dans une nervosité feinte elle dit :

- Que voulez-vous que j'avoue ?

- La vérité. Dis-la de ton propre gré. Peut-être que tu bénéficieras d'un allègement de peine.

Omar marqua un bref moment de silence, il alluma une cigarette et en présenta une à Najma.

- Qui étaient tes clients dans la vente de drogue ?

La femme hésita un bon moment puis lâcha :

- Hoffman. C’est Hoffman qui la prenait de chez moi ; et je ne savais pas à qui il la vendait.

- Ne lui as-tu jamais demandé quels étaient ses clients ?

- Je m’enquerrai de l’argent. C’est tout.

Le commissaire dit :

- Le mot « argent » me fait rappeler quelque chose d’important : l’argent de la drogue ne te suffisait pas à ce point que tu dérobais aussi l’argent que Sakina envoyait à sa mère et le plaçais dans ton compte en banque !

Najma garda le silence et le commissaire ajouta :

- Ne t’ai-je pas dit que nous savions beaucoup de choses sur toi ? Puis il prit une feuille sur laquelle il inscrivit quelques mots avant de la remettre à un agent de police en lui disant :

- Appliquez ces ordres immédiatement !

Le policier le salua puis sortit. Le commissaire retourna à son interrogatoire avec Najma, laquelle avait l'air d'avoir perdu tous ses moyens de défense ainsi que la force de renier encore. Après avoir eu finalement la certitude que la police avait tout découvert sur elle, la voilà toute résignée sur la chaise, attendant d'être conduite en prison. Son visage avait jauni comme un citron avant de se couvrir de noir tel un ciel d'hier, les traits par moment parcourus d'une décharge électrique. Elle se dit en elle-même : « Pourquoi dois-je avoir peur. Ceux-là sont les faibles, et nous, nous sommes une force ; mon incarcération ou ma pendaison pour ma cause ne sera pour moi qu'un honneur avant d'être les frais du devoir accompli. »

Le commissaire la tira de son silence :

- Tu veux dire quelque chose ?

- Et à quoi peut me servir de parler avec vous ?

Omar sourit légèrement :

- Parlons le langage courant ! n'avons-nous pas été des collègues dans une même activité durant ce mois d'enquête ?

- Collègues ? C'est une fiction à laquelle je ne veux pas croire. Dites plutôt que vous m'espionniez à mon insu !

Alors avec un certain agacement :

- Quel est le plus dangereux : espionner un seul individu ou espionner tout un pays ?

- Je ne comprends pas ce vous voulez dire ?

Omar répliqua :

- Tu sais et tu comprends tout. Avoue. Épargne-moi de recourir à d'autres moyens pour cela.

Le policier de tout à l'heure entra et salua avant d'annoncer :

- Nous l'avons amenée Monsieur le commissaire.

- Laissez-la entrer !

Le policier ouvrit la porte, et une femme pudiquement vêtue entra. Elle les salua tous les deux :

- Salam aleykoum. (Bonjour)

Omar la salua à son tour, souriant, alors que Najma pencha la tête vers le sol en se disant à elle-même : « Que dois-je dire à Sakina maintenant alors qu'elle a retrouvé sa mère dans un tel état d'abandon ?

Sakina fut surprise par la présence d'Omar, ce même Omar qui l'avait interrogée voilà un mois dans l'usine de conditionnement de dattes au Sahara, qu'elle voyait maintenant avec le grade de commissaire de police. Omar perçut dans son regard ce qui se passait dans son esprit ; il lui dit, précisant :

- La mission d'enquête nous oblige à emprunter de faux noms, de journalistes et autres jusqu'au policier…et le résultat est que tu es à présent devant le commissaire. Je t'en prie, assis-toi ! nous t'avons fait venir pour avoir des informations sur des événements du passé.

« Oui. Le passé est une graine qui pousse dans notre présent », dit-elle avec la langue du silence avant de s'asseoir.

- Est-ce que les lettres et les mandats postaux que tu envoyais à ta mère sont arrivés ?

- Je n'en ai trouvé aucune trace chez ma mère bien qu'ils fussent arrivés en effet au centre postal le plus proche de la maison.

Le commissaire et Sakina regardèrent Najma qui tenait la tête dans sa main droite, proie à une lourdeur telle qu'on dirait qu'elle portait la tête d'Abou el Haoul (Le sphinx).

Le commissaire demanda aux deux femmes de prêter attention aux questions qu'il posait :

- Dans le passé, un jour vous êtes sorties toutes les deux avec Hoffman et Kamel au bord de la mer ; là-bas vous avez pris un repas et un jus *Fanta* – n'est-ce pas ce que tu as déclaré, Sakina, lors de mon enquête à ton lieu de travail ?

- Oui. Ça s'est produit, en ce jour maudit, il y a…

Elle réfléchit pendant un long moment. Entre-temps Omar s'adressa à Najma qui était en train d'essuyer des gouttes de sueur formées sur son front :

- Ce que je viens d'affirmer s'est-il produit ou non ? Najma.

- Oui. Et en quoi c'est étrange ?

Omar poursuivit alors :

- Après que Hoffman lui a présenté la bouteille et qu'elle en a bu le contenu, Sakina a été prise d'étourdissement. Elle a essayé de maintenir l'équilibre mais elle a perdu conscience finalement. Est-ce vrai ou non, Sakina ?

- Si, c'est vrai.

Najma acquiesça de la tête alors que Sakina demandait au commissaire :

- Qui vous a informé de ça ?

Le commissaire sortit une enveloppe où il y avait une lettre :

- C'est une lettre de ton frère Kamel. Il l'a écrite à Adnane Ennaftaoui avant…il a mentionné dedans ce que je viens de dire.

Sakina fixa Omar en silence, les larmes de tristesse pour son frère débordant du cœur. Un instant après elle dit :

- Que Dieu t'accorde sa miséricorde, mon frère.

- Sais-tu Sakina ce que tu as bu avec le jus ?

Elle réagit avec stupéfaction :

- Non, je ne sais pas !

- Tu as bu une bonne dose d'un produit soporifique qu'on a mis intentionnellement dans ta bouteille.

Sakina resta bouche bée, comme si elle repassait dans sa tête un grand nombre de choses qui avaient jusque-là alourdi sa mémoire.

- Je n'ai de puissance et de force qu'en Dieu. Que diras-tu à ton créateur, Najma, le jour du jugement.

Najma lui fit face et clama avec virulence :

- Hoffman ! c'est lui qui a mis le produit.

Se rappelant d'un détail visiblement, Sakina dit :

- Mais je me souviens que ce jus de *fanta* se trouvait chez nous, à la maison, un ou deux jours avant notre sortie à la mer. C'est donc toi,

Najma, la cause de notre malheur, depuis toujours.

Le commissaire intervint :

- Si Hoffman était encore en vie il n'aurait pas supporté toutes ces accusations de ta part, Najma.

Et avant d'autoriser Sakina de partir, il lui demanda des nouvelles sur la santé de sa mère, s'excusant de ne pas avoir pu lui rendre visite en raison de son absence de la ville. Après avoir expulsé un long et bien audible soupir, Sakina invoqua la clémence de Dieu puis dit :

- Sa santé a commencé à s'améliorer en dépit de la négligence dont elle avait été l'objet.

Il lui demanda (un œil oblique sur Najma) :

- Et les voisins ?

Sakina regarda attentivement autour d'elle puis, non sans arrière-pensée, dit :

- La ville a fait sauter toutes les relations sociales à tel point que nul ne connait le nom de son voisin maintenant, voire qu'on laisserait son voisin dans ses difficultés, à s'y débattre tout seul dans la détresse.

Puis elle se tut attendant de la part de Najma une explication à son attitude envers sa mère. Et comme celle-ci se terrait dans son mutisme, elle reprit :

- Notre bon Prophète rendait visite à son voisin juif lorsque celui-ci tombait malade.

Omar y vit là l'occasion propice pour accéder à l'essentiel de l'enquête et au cœur de l'affaire : il questionna Najma dans un style sarcastique et allusif :

- La Thora ne fait-elle pas référence aux devoirs envers le voisin, Najma ? ne l'as-tu pas lu dans les dix commandements ?

- …. (Najma garda le silence).

Sakina signa sa déposition puis se retira en en demandant la permission. Pendant ce temps le commissaire avait sorti du tiroir de son bureau deux livres et une médaille en or. Avec confusion et amertume il dit :

- Je t'en prie Najma : prends-en ce que tu voudras : nous les avons trouvé chez toi.

Najma prit d'une main la médaille en or, elle comportait le motif de l'hexagone étoilé ainsi

que quelques mots et chiffres. Puis, de l'autre main, elle saisit un des deux livres d'où se détachait en gros le titre de Thora. Elle l'ouvrit sur-le-champ et en lut visiblement quelques phrases.

Soudain elle ne disait plus mot tant elle était surprise par entendre sa voix qui lui parvenait d'une bande enregistrée : c'était le chuchotis d'un de ses messages vocaux qu'elle envoyait par ondes téléphoniques à un centre étranger domicilié à l'extérieur du pays. Le message contenait des informations sensibles sur l'état d'esprit de la société algérienne et sur les relations entre ses membres ainsi que sur ses us, coutumes et valeurs.

Le commissaire arrêta le son de la bande magnétique puis s'adressa à la femme :

- A quelle organisation tu envoyais ces données ?

- La base d'Orchalim

- Où se trouve-t-elle ?

Najma baissa la tête légèrement, scruta le sol du bureau puis dit d'un ton nerveux :

- Sur La terre promise.

- Comment as-tu pu avoir cette médaille à l'étoile hexagonale ?

Elle répondit en parcourant du regard le mobilier de la pièce :

- Lors de ma présence à la conférence hébraïque ; les mots qui y sont inscrits le confirment si vous ne me croyez pas.

Il l'interrompit en disant :

- Si ! je te crois, championne des *jeux politiques*.

- Je vous ai vu froncer les sourcils alors j'ai pensé que vous en doutiez.

Il sourit légèrement :

- Froncer les sourcils est une habitude que j'ai héritée de ma grand-mère, cela se manifeste quand mon interlocuteur me parle de choses que j'entends de mes oreilles mais que je n'arrive pas à comprendre.

Najma ne saisit pas le sens de la deuxième partie de la phrase. Elle avait l'esprit occupé à chercher une voie de sortie à la mauvaise passe

où elle était tombée sans se rendre compte. Les forces de résistance qu'elle mobilisait à dissimiler la vérité s'amenuisaient en elle alors que le commissaire la surprenait de temps à autre avec une nouvelle preuve confirmant sa culpabilité, lui endossant de plus en plus l'habit du scandale. Aussi après maintes fuites et détours, elle finit par abdiquer devant ses assauts.

Le commissaire prit le livre qui se trouvait à portée de sa main et, sur un ton interrogateur ambigu, il dit :

- Nous avons trouvé ce livre dans ton armoire avec la Thora et la médaille ; pourquoi ne le prends-tu pas maintenant avec les deux autres objets ?

- C'est votre Livre. Prenez-le vous, si vous voulez.

Le commissaire Omar dit avec gravité :

- C'est le Livre de Dieu. Il l'a envoyé pour qu'il soit porté par tous les hommes ; il n'est objet d'aucun doute, il est guide et miséricorde pour les serviteurs de Dieu.

Omar ouvrit le livre : c'était un saint coran. Sur quelques lignes apparaissaient des ratures, et sur certaines pages on avait porté au crayon de nouvelles expressions.

Omar dit en tournant les pages :

- Qui t'a ordonné de faire cela ?

Elle lui répondit avec une spontanéité feinte, comme si elle n'avait pas saisi le sens de sa question :

- Quoi encore ?
- Qui t'a ordonné à chercher à falsifier Le Livre de Dieu ?

Avec un calme et une confiance étrange, elle répliqua :

- J'essayais de créer un accouplement entre le Coran et la Thora.
- Est-ce seulement une tentative ou as-tu signé l'acte de mariage et célébré la noce en l'absence des parents ?

Elle lui répondit, dans une grande confusion :

- Le coran a été imprimé sous la forme que vous avez devant vous. Il est en l'état dans les

bibliothèques maintenant, respirant l'air de leurs étagères, et il a été lu même par de nombreux…

Il dit avec étonnement :

- Tu reconnais, comme si tu avais réalisé une noble action.

- Oui. J'ai accompli mon devoir national, et le mobile était la religion. Pour la Thora et le pays, j'ai fait ce que j'ai fait.

Le commissaire regarda sa montre. Il était presque six heures du soir. Un homme proche de la quarantaine, vêtu d'une tenue bleu ciel, cheveux noir et sourcils fournis, un menton court terminant son visage qui arborait des signes de contentement et de sérénité. Il posa sur le côté le stylo et saisit de petits ciseaux qui se trouvaient sur le bureau et se mit à en que palper les parties en disant :

- Avant je ne mette fin au Pv, je te conseille…

- …

- Je te conseille de ne plus te fatiguer dans ce genre d'affaires futiles.

Najma garda le silence (c'est elle, cette Najma qui a passé sa vie à travailler dans le silence, qui

s’asseyait maintenant devant lui, dans sa tenue décolletée, les formes de son corps plein exhibées dans une salacité criarde).

Après avoir attendu vainement une quelconque réplique de la jeune femme, Omar reprit son propos :

- Tu ne pourras jamais atteindre ton objectif et ce, quoi que tu fasses. Tu finiras dans la déception.
- Pourquoi ? dit-elle.
- Parce que ta main n’atteindra pas les cœurs qui portent en eux ce Livre, le Coran ; surtout le cœur de jeunes.

Elle éclata d’un rire moqueur et extravagant.

- Vos jeunes, vos vieux, sont tous des morts qui n’attendent pas leur fin naturellement, mais qui se pressent à la rejoindre par un suicide psychologique, chose que nous avons cherché à provoquer, nous les descendants de beni…
- Quelle rusée, dévoyée, es-tu ! dois-je t’informer que Salah Eddine El Ayyoubi n’est pas mort, car Salah Amrân est pétri du même courage et de la même foi que lui ; je suis certain

que des hommes pareils ne voudront que d'une seule mort : la mort en martyr.



6
Une discussion amère

La petite famille entreprit le voyage à la terre sainte, pour accomplir le pèlerinage de la omra.

Là-bas, la mère encore malade, s'accrochait d'une main au coude de sa fille et, de l'autre, tenait la petite main de Salah. Ils s'arrêtèrent face de la Ka'aba, Amrân les encadrant par derrière. Ils glorifièrent le Créateur dans un extrême et pur recueillement. Autour d'eux, les supplications s'élevèrent, les souhaits et invocations fusèrent des voix, et les larmes de la foi et du repentir coulèrent, les larmes de l'aspiration sincère à rencontrer Dieu.

La mère tremblait du fond d'elle-même dans ses louanges et prières au Créateur, comme si un courant magique fut insufflé à son corps fébrile. Elle resta des heures durant, assise ou marchant, à regarder le ciel, hélant par moments des personnes imaginaires par des noms, ou prononçant des mots, ou encore appelant Kamel et Sakina. Cette dernière lui répondait : « Oui, maman. Je suis revenue à toi. » et l'âme de

Kamel lui disait avec la langue de Salah : « Oui grand-mère, je suis là. De quoi as-tu besoin ? je suis avec toi, mon cœur est avec toi, mon âme aussi. »

Elle les contemplait longtemps quand ils priaient pour qu'elle guérisse, l'esprit errant, en quête à travers l'univers d'un endroit calme où se fixer pour toujours. Ses ricanements répétés et ses gestes étranges et saugrenus avaient cessé et elle connut des bouffées de paix et d'équilibre à nouveau.

- Est-ce que mon oncle Kamel me ressemblait, maman ?

Sakina se taisait, peinée, devant la question de son fils. Elle revoyait à ce moment la silhouette de son frère, Kamel, arrivant vers elle avec son sourire débordant d'amour fraternel. Et elle se rappela alors de leur dernière discussion avant que la main du destin ne les eût séparés à jamais ; à ce moment-là, elle ne savait pas que les nuages noirs qui cachaient de tristesse la face du ciel durant l'hiver descendaient sur terre et se logeaient dans les profondeurs de son frère et

que, lorsqu'il pleuvait, Kamel ressentait une grande envie de pleurer mais l'étouffait de peur que les autres l'accusent de faiblesse. Il était destiné à refouler son envie de pleurer comme il avait auparavant refoulé des milliers d'envies. Sa vie entière était faite d'interdictions : interdictions de pleurer, de rire, de sourire, d'être libre, d'aimer, d'avoir des instincts amoureux et autres choses. Kamel voulait sortir de sa peau, de la clôture qui enfermait son être souffrant dans le mauvais côté du sort. Il détestait la mort mais le repos des morts le séduisait, alors il se réfugiait souvent au creux du lit dans ses rêves. Sakina ne savait donc pas que ça allait être la dernière discussion avec lui lorsqu'elle lui demanda en plaisantant :

- Pourquoi passes-tu l'essentiel de ton temps replié sur toi-même, Kamel ?

Il lui répondit sur le champ :

- Parce que rester debout m'est interdit et m'asseoir, illicite.

- Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

- Et toi, il t'est illicite de comprendre, chère sœur !

- Est-ce interdit ou est-ce illicite ?

- ….

Elle poursuivit, insistant sur la question comme si elle cherchait quelque chose dans le fond caché de Kamel.

- Pourquoi tu ne te tiens pas debout et tu t'assieds comme tout le monde ?

Après un court moment de réflexion, il répondit :

- Le champignon, s'il lève la tête on le coupe et, s'il reste à même la terre on l'écrase.

- Celui qui te voit replié sur toi-même, dans ta posture assise, croit que tu es atteint de diarrhée.

Kamel dit avec beaucoup de peine et dépit :

- Oui, et je suis comme ça pour déféquer mes soucis.

- Mais le vomissement moral est meilleur et plus rapide pour éliminer les soucis, Kamel.

- Ceci est possible lorsque le gosier est sain et intact.

Sakina lança, en simulant l’étonnement :

- Qu’est-ce que tu as eu encore ?

- La pomme d’Adam a pourri à force de mutisme.

- Adresse alors une lettre écrite aux instances et assemblées internationales !

Kamel y alla d’un rire sardonique puis dit avec nervosité :

- Un canon de fusil qui me salue avec son tir c’est mieux que mille discours et promesses.

- O la poésie ! du cru de Kamel. Ne gardes-tu pas un brin de confiance en ce monde ?

- Et quelle confiance méritent ces escrocs que l’histoire a rassemblés dans un palais édifié avec des dépouilles humaines, ces bandits qui pillent dans des razzias incommensurables sans être jamais rassasiés ni retournés un tant soit peu à la vertu ?

Sakina repassa aussi des souvenirs de moments qu'elle a vécus avec son frère dans leur enfance, et se mit à revoir des images marquantes de lui et quelques-unes de ses idées qui l'auraient plongé dans le pessimisme constant qui l'amena, ce jour maudit, à mettre fin à sa vie.

Son fils Salah réitéra sa question :

- Ai-je quelque chose, dans ma nature, qui ressemble à mon oncle ?

Elle répondit en émergeant de ses souvenirs :

- Oui, il y a une grande ressemblance entre vous mon fils : la couleur de la peau, la forme du front et des yeux.

La vieille l'interrompit brusquement sur un ton calme :

- Où sommes-nous maintenant Sakina ? depuis quand tu es revenue ?

Sakina s'écria ; embrassa sa mère sur le front en la serrant contre elle comme si elle venait de la rencontrer.

- Maman, oui je suis Sakina ! tu me reconnais ? Dieu…

- Où est ton frère ?

Sakina répondit sur le champ :

- Il est en voyage maman, et celui-là c'est mon fils, Salah : il le remplace jusqu'à ce qu'il rentre.

****

Dans le bureau, climatisé, du juge d'instruction, Najma était assise sur une chaise en cuir bourré et luxueux. Elle contemplait la carte collée à l'intérieur d'un cadre en bois suspendu au mur derrière le magistrat. Le juge, qui avait, à l'entrée, remarqué son attitude, lui demanda finement :

- C'est le monde où nous vivons tant de grandes guerres. Est-ce le but de notre vie ici-bas ?

- Je ne suis pas une passionnée des discussions philosophiques.

Le juge d'instruction ouvrit un dossier qui se trouvait devant lui et entreprit de le feuilleter en marmonnant d'un moment à l'autre des brins de paroles.

- Parlons donc géographie, dit-il enfin.

Il posa ses lunettes sur le bureau avant de reprendre :

- Que représente la carte que nous avons trouvée chez toi et que tu composais pendant tes heurs de travail avec des bordures de timbres postaux ?

Avec un sourire confus et une sincérité osée :

- C'est notre pays. Avec ses frontières ancestrales.

- Un pays presque universel que personne n'oserait imaginer. A qui allez-vous faire don de la terre ferme qui reste ? Je crois que ce pays appartient au monde musulman.

- Non tu te trompes dans ce que tu crois. Si nous avons un voisinage à l'avenir, ce ne seront pas les Croisés()

Quelques moments de silence s'en suivirent, avant qu'elle reprît :

- Vous semblez être surpris par mes propos !

Le juge d'instruction l'interrompit :

- Je ne suis pas étonné par cette manifestation de chimères : je suis certain que vous ne resterez pas sur cette terre car Dieu la lèguera à ses serviteurs bons et d'une foi sincère. Je suis plutôt surpris pas ta façon de parler avec autant d'assurance comme si tu n'étais pas mise en cause dans une affaire judiciaire grave, où tu reconnais de surcroît les faits. Tu es tombée dans les filets par toi-même. Essaie de te défendre Le jour du jugement Ta situation n'est pas aussi simple qu'il te semble.

Dans un calme dédaigneux, l'air narquois, elle répondit :

- Merci pour le conseil. Pour te rassurer, Maitre Henri se chargera de ma défense ; tu connais bien qui est maitre Henri ?

- D'après mes enquêtes, toi et maître Henri avaient une relation particulière et ce, malgré la différence de culte entre vous.

Il se mit à lire le procès-verbal de police, truffé de vérités, d'accusations avérées et de preuves irréfutables. Najma écoutait d'un air absent, calme, abandonnée à une profonde réflexion.

Soudain ses yeux irradièrent de haine et de violence qui éclata aussitôt en mots fusant de sa bouche comme des flammèches :

- Non ! ce n’est pas vrai. C’est du terrorisme juridique : falsification de mon lieu de naissance…

- Que je veux-tu dire ?

Najma rétorqua :

- Tout ce que vous avez dit est vrai et je le reconnais, excepté l’allégation selon quoi je serais née en France. Ce n’ai pas vrai. Certes j’ai grandi en Grande Bretagne et mes rêves étaient aussi épais que le brouillard de sa capitale, mais le lieu réel de ma naissance demeure toujours inconnu. Je ne suis certainement pas une descendante de Napoléon.

Najma se tut un moment puis ajouta en remarque :

- J’ai effectué une seule *hijra* : à Paris et à Londres.

Je magistrat l’arrêta :

- La *hijra* est un mot oriental. Utilise un autre mot.

Najma signa de son nom le PV d'accusation après avoir écouté sa déclaration enregistrée : des interventions renfermant des explications exhaustives et des détails précis : des jours, des nuits et de villes, ses joies, ses peines, ses espoirs et ses douleurs, avec sa personnalité et sa nature psychologique, sa force et sa faiblesse.

La bande d'enregistrement comportait de nombreux secrets sur la population de la ville où elle habitait depuis vingt ans. On ne pouvait pas l'écouter sans se demander quel en était l'objectif visé. Le magistrat questionna Najma :

- Je ne m'attendais pas à ce que vous vouliez tout connaitre sur notre pays, jusqu'à la psychologie de ses habitants.

Elle répondit stupidement :

- ''Connais à quoi pense ton ennemi avant de le combattre''.

Tout en décrochant l'écouteur du téléphone qui sonnait bruyamment, le juge dit :

- Vrai ! la guerre est ruse. Et l'invasion culturelle est plus nuisible que l'invasion militaire, mais…

Il porta l'écouteur à l'oreille prêtant attention à son interlocuteur au bout du fil. Soudain son visage déborda d'un rayonnement de bon augure. Il loua le Créateur avant de prononcer une célèbre phrase de « l'homme qui vivait au bord du pacifique, au bout de la Chine et qui entendit, après la prière, la nouvelle de la victoire des moudjahidynes sur les hauteurs afghanes. » Après un moment de discussion au téléphone, le juge dit : « Tu as vu juste Omar ! Ah la belle récompense qu'ils ont eue ! » et posa l'écouteur. Il s'adressa à Najma, joyeux :

- Sakina est rentrée, et sa mère a guéri de sa maladie.

- Cela ne m'intéresse pas.

- Sakina est enceinte. Salah son fils aura bientôt une sœur ou un frère.

- Cela ne m'intéresse pas non plus. Vous faites exprès de m'irriter parce que je suis stérile.

Je juge s'excusa en affichant une affabilité sincère :

- Tu es stérile ? Je ne le savais pas. Puis il ajouta : je te transmets ceci : Sakina te cède

l’argent que tu lui as escroqué et te demande en contrepartie la paix selon les prescriptions de l’islam.

Najma se leva déchaînée, hurlant avec démence :

Non ; tout sauf ça ! même si les démons me découpent en moreaux sous le feu du soleil, je n’embrasserai pas votre religion, je ne m’abriterai pas à l’ombre de votre religion !

****

La radio et les journaux annonçaient:

« Demain se tiendra la conférence internationale sur la paix dans le monde, à El-Maamoura. La salle d’audience est couverte de banderoles et assiégée de caméras. Dans l’attente, les chaises sont vides et les lumières faibles comme si l’endroit était une boite de nuit de Beyrouth ouest, abandonnée par ses clients avant l’heure.

Les chaises sont rapprochées les unes des autres dans la grande salle de réunion. C’est un lieu de l’Etat. Le nom de Sakina est écrit dessus,

et derrière se trouve une carte qui ressemble à l’épée.

Ici, c’est la chaise du pouvoir, portant le motif de l’étoile. Et là, c’est le nom de Hoffman sur les places des alliés, alors que le nom d’Adnane Ennaftaoui est inscrit sur les chaises des gouverneurs des Bani Oumayya. »

Un des journalistes écrivait : « Manifestement, la mère de Sakina restera debout toutes les journées du congrès en raison de l’absence d’une chaise réservée à la nation musulmane. »

Un commentateur disait : « L’oncle Sam Henri est arrivé au congrès plus tôt que d’habitude. Comme sa valise est grosse ! c’est comme s’il portait dedans un fœtus appelé : *Véto* ! » alors qu’un rédacteur écrivait dans un journal littéraire : « Sakina pourrait rencontrer Najma dans les coulisses du congrès et qu’aurait lieu entre elles la polémique suivante :

Sakina : Notre victoire approche.

Najma : La réalité contredit cela.

S : La fatalité de l’Histoire le confirme.

N : L’histoire est au service de celui qui la fait. Et la réalité d’aujourd’hui est l’Histoire de demain.

S : Nous possédons une force Céleste qui nous aide à tout moment.

N : Plutôt qui vous a abandonnés.

S : Il y a entre nous un pacte ; et le pacte fait loi entre ses contractants.

N : Mais vous avez violé le pacte. Et la Providence vous a abandonnés.

S : Tes dires obéissent à la théorie de la projection en psychologie.

Najma garda le silence.

S : Je veux dire : vous qui avez été des lanternes vers le bonheur sur la planète, c’est contre vous que la Providence divine s’est révoltée et vous a bannis.

N : Nous avons été pareils, vous et nous, dans la désobéissance.

Sakina prit l’air de s’interroger sur le sens des mots de son interlocutrice.

N : Nous avons désobéi à Dieu en falsifiant la Thora et vous lui avez désobéi en déviant les actes qu'Il recommande.

S : Notre désobéissance est une graine plantée par vos plumes dans notre terre, et elle a donné des poisons.

N : Rien ne prouve ce que tu dis là.

S : Revois les concepts et les thèses de votre Darwin, de votre Freud, de votre Marx et de…et de…

N : En conclusion, nous sommes égaux, vous et nous, dans la désobéissance du Ciel, mais nous vous dépassons en force sur la terre.

S : En définitive, la fin, c'est nos enfants qui la bâtiront avec les pierres rouges lorsqu'ils édifieront pour la liberté une stèle dont la base se trouvera à la mosquée El Aqsa et le sommet dans le septième ciel.

Le congrès débuta finalement. En y reçut de nombreux messages :

Le premier : la conscience arabe se suicide à l'image de Kamel.

Le deuxième : un martyr nommé El Qods écrit ses mémoires avec le sang de la mer morte.

Le troisième : Salah et ses frères engagent le combat avec le sang et les pierres.

Le quatrième : Une victoire donnée par Dieu, et une conquête est imminente.

Le cinquième…

****

Au tribunal, le moment de l’audience arriva ; l’enceinte renfermait tous les gens venus dès les premières heures du matin ; ils étaient tous suspendus à l’espoir d’une victoire, attendant la sentence que destin allait conclure.

Adnane Ennaftaoui s’assit derrière les barreaux en bois, contemplant tantôt de box d’accusation qui l’encerclait tantôt l’assistance qui le pointait avec ses regards et ses chuchotements. Quelques instants après on fit entrer Najma dans le box ; elle s’assit près de lui en regardant la salle pleine de gens. Elle les rabroua d’un regard haineux puis se dit à voix basse : « Des bêtes désarçonnées qui guettent la moindre nouvelle à mon sujet. » Puis elle se

tourna vers lui, le détaillant de la tête aux pieds avec des regards flous et impénétrables. Elle le fixait droit dans les yeux comme si elle les questionnait puis elle scruta ses poignets immobiles dans leurs chaînes, pendant que l'avocat Henri lui envoyait des signes d'encouragement, des trainées de fumée de sa cigarette formant des volutes dans le vide.

Les membres de la cour firent leur entrée, et on demanda à observer le silence dans la salle. Des hommes de loi mûrs et chevronnés. Ils s'assirent ; et l'atmosphère redoubla de calme et de silence comme se trempant soudain d'un parfum de justice qui faisait végéter dans les esprits inquiets un brin de sérénité et de paix.

Bientôt le silence laissa place aux discussions vives et aux débats chauds. La plaidoirie de Maître Henri, qui avait donné libre cours à sa voix, devint petit à petit intense et acérée dans des contre-attaques sans merci.

Le président de la cour appela Sakina, une première puis une deuxième fois, mais personne ne répondit. Les membres du juré se

demandèrent quelles étaient les raisons de cette défection. Ils avaient d'abord pensé qu'il s'agissait d'une absence préméditée, or une information allait aussitôt effacer leur soupçon et ce, lorsque le policier, en belle tenue, se présenta avec une feuille verte à la main gauche, qu'il tendit au président de l'assemblée après lui avoir adressé le salut. Ce dernier examina aussitôt la feuille méticuleusement puis jeta un regard à la totalité des présents qui, dans un silence tombale, décryptaient ses traits pour deviner le contenu de la missive. Le président de la cour mit fin sans tarder à l'interrogation étonnée de la salle :

- Sakina est sur le lit de l'accouchement : elle attend un nouveau bébé.

Une clameur fusa puis suivirent des chuchotements qui se calmèrent peu à peu. Alors que nombreux s'étaient réjouis de la nouvelle, Henri, déçu, ne manqua pas de manifester son désappointement. Son visage s'empourpra de colère et son front bourgeonna de sueur alors qu'il se rapprochait de sa cliente, Najma.

La nouvelle remplit Najma de douleur car elle lui rappela sa tare irrémédiable qui la rongeait sans fin. Henri se mit à la rassurer alors qu'il tenait toujours de sa main le gros bâton. Elle le gratifia d'un baiser mou.

Quant à Ennaftaoui, il se laissa aller aux larmes : ses yeux en débordèrent et elles roulèrent sur ses joues pendant qu'il se remémorait Sakina qui n'était plus ce qu'elle était. Et, en dépit de tout, il repensa au problème dont il avait irrigué lui-même le cep par son entêtement : la plantation avait donné, en son printemps, des blessures et de durs jugements à l'encontre de Sakina, la conduisant à s'exiler au fin fond du désert ; puis voilà aujourd'hui, cette même plantation produire autour lui ses fruits amers dont il goûte, dans le désarroi, la saveur.

Quel regret pouvait servir, après que le voile de la patience eut été déchiré et que la folie de la colère eut fait ses effets ?

Je juge poursuivit son intervention, en tendant la petite feuille verte au procureur général :

- Ecoutons ce que dit Sakina à propos de l’affaire !

Le procureur saisit la lettre et lut, à haute voix, ce vers de poésie qu’elle contenait :

« Nous sommes les racines de notre terre, aussi éloignée soit-elle.

De nous en exil, elle sera enceinte et donnera ses fruits. »

Et la cours reprit son audience.

